


DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 184 - JUIN 2011 - 2,30 EUROS

 DLP 06-06-11 025118
**Le Musée
de Montmartre
est sauvé**

(Pages 14-15)

Pajol : c'est l'étape décisive



Noël Monier

Les travaux à la mi-mai dans la grande halle, complètement déshabillée, dont il ne reste que les structures métalliques. (Dossier pages 2, 3 et 4.)

Les fêtes de juin (Page 7)

**"Table ouverte"
à la Goutte d'Or** (Page 10)

Haro sur l'école Richomme
(Page 11)

**L'îlot Caillié change
de visage** (Page 13)

Un kiosque aux Abbesses ?
(Page 15)

**L'itinéraire difficile des
migrants tunisiens** (Page 16)

**L'avenir en question
du LÉA au Simplon** (Page 17)

**Histoire : Des entreprises à
la Goutte d'Or avant 1840**
(Pages 20-21)

**Élysée-Montmartre : la
réhabilitation compromise**
(Page 22)

**Portrait : Shirley Souagnon,
actrice comique** (Pages 28)

Le bulletin d'abonnement est en page 17.

D1 fol 30. 327 13

Le dossier du mois

Espace Pajol : on est entré dans l'étape finale

L'achèvement des travaux en cours doit s'échelonner entre octobre 2011 et fin 2012

Nombreux équipements en construction sur cet espace, entre la rue Riquet, la rue Pajol, la rue du Département et les voies ferrées.

Le collège, le premier prêt, a ouvert en 2010. Seul équipement qui pourrait être en retard : l'IUT.

Le grand chantier de "l'espace Pajol" est dans sa phase décisive. De leur fenêtre, les habitants des immeubles de l'autre côté de la rue peuvent voir l'image spectaculaire de la grande halle entièrement déshabillée (voir la photo en page 1), dont il ne reste plus que les structures métalliques – qui d'ailleurs en font la beauté. Des ouvriers y travaillent actuellement sur l'aménagement du sol et du sous-sol.

Une réunion, le 17 mai, organisée par l'atelier vidéo du Centre d'animation des Abbesses, a permis de faire un point d'étape.

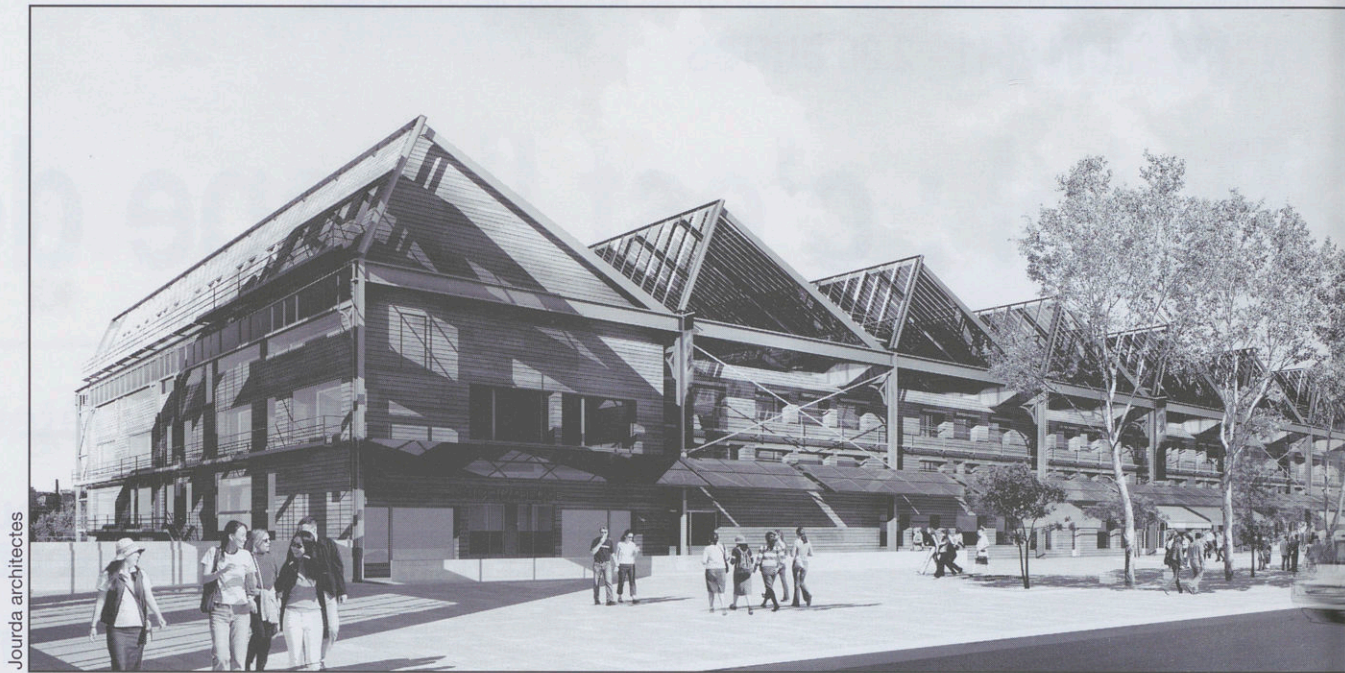
Les éléments du programme

La municipalité de Paris avait confié à la Semaest, une des sociétés immobilières de la Ville, la charge de conduire les études et les travaux.

Le programme d'aménagement de l'espace Pajol prévoit, rappelons-le :

1. Dans les deux bâtiments en pierre, 22 bis rue Pajol et 20 rue du Département, **un collège** destiné à accueillir vingt classes, et **un IUT** (institut universitaire de technologie).

Le collège a été le premier équi-



Préfiguration d'architecte : la grande halle quand elle sera achevée. Au premier plan, la bibliothèque.

pement achevé de ce vaste projet. Il a ouvert à la rentrée 2010. Les façades ont été conservées, l'intérieur a été réaménagé. Il s'appelle "collège Aimé Césaire", du nom du grand poète martiniquais mort récemment.

Pour l'IUT, en revanche, les travaux n'ont pas encore commencé. Le maître d'ouvrage, ici, est le ministère de l'Éducation nationale. La demande de permis de construire doit être déposée en décembre prochain. L'IUT pourrait ouvrir à la rentrée 2012, plus probablement en 2013.

2. À côté du collège, **un gymnase**, qui sera utilisé par les sportifs du quartier et aussi pour les cours d'éducation physique du collège. On y trouvera une grande salle omnisports, pouvant accueillir notamment des compétitions de basket, une salle d'arts martiaux, un espace de remise en forme... Également dans

ce bâtiment, une antenne jeunes.

Le gros œuvre est en cours d'achèvement (3 000 m² hors sol en tout), le bâtiment sera livré en octobre 2011. Restera à l'équiper.

3. Au nord de la zone, près de l'angle Riquet-Pajol, **un bâtiment "d'activités"**, c'est-à-dire destiné à des entreprises. Le maître d'ouvrage était la société immobilière Cogédim.

Dans le premier projet présenté par la municipalité Delanoë, il était prévu deux bâtiments d'activités, avec 8 000 m² hors sol en tout. Ces bâtiments devaient être réalisés par des promoteurs, à qui le terrain a été revendu, afin d'alléger la charge financière de la Ville. Après la concertation (voir l'article page 4), il n'y a finalement qu'un seul bâtiment, de 5 000 m² hors sol. Une seule entreprise, en fait, l'occupera en totalité : Syndex (voir page 3). Il est lui aussi

en cours d'achèvement et devrait être livré en janvier prochain.

4. Le gros morceau : la grande halle. Son aménagement est une sorte d'exploit architectural. Dix travées ont été conservées sur les quatorze travées d'origine. Elle sera partagée en deux moitiés dans le sens de la longueur (comme elle l'était déjà, d'ailleurs, du temps de la SNCF). Dans la partie est, côté voies ferrées, sera aménagé **un jardin intérieur** (voir l'image page 3).

Dans la partie ouest, côté rue Pajol, **une auberge de jeunesse** de 330 lits, avec locaux communs (réfectoire, salle de télé...), et aussi **une salle de spectacles** de 200 places. Six **commerces de détail** en rez-de-chaussée seront ouverts au public, on envisage notamment un restaurant, une boulangerie, une librairie... À l'extrémité nord de cette grande halle, ce sera une **bibliothèque** de quartier.

Les locaux installés dans cette partie de la grande halle seront des bâtiments en bois, très bien architecturés, et préfabriqués à l'extérieur. Seuls les soubassements en béton seront construits sur place. Ce système permet de gagner du temps sur le chantier, qui pourrait être achevé en août 2012.

5. Un jardin public sera créé tout au nord de l'espace Pajol, avec entrée par la rue Riquet. Des plantations sépareront aussi la halle des voies ferrées. En tout, sur les 3 hectares des

Panneaux photovoltaïques : la Semaest a déposé plainte contre le gouvernement

Lorsque la Ville de Paris et la Semaest ont décidé, fin 2007, d'installer sur le toit de la halle Pajol des panneaux photovoltaïques produisant de l'électricité, c'était dans un souci écologique, mais aussi dans le cadre d'une rationalité économique. Le "Grenelle de l'environnement" avait prévu en effet le rachat par EDF de l'électricité produite par certaines installations photovoltaïques, à un tarif permettant la

rentabilité de cette production.

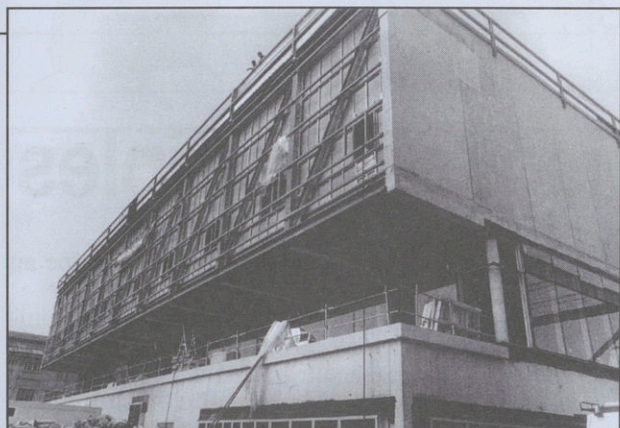
Or, le 9 décembre 2010, sans la moindre concertation, le gouvernement a publié un décret annulant l'obligation d'achat par EDF. Ce décret, de plus, avait un caractère rétroactif.

Il s'agissait clairement d'une rupture des engagements pris. La Semaest a donc attaqué ce décret en justice, demandant au Conseil d'État de l'annuler. Depuis, le gouvernement est par-

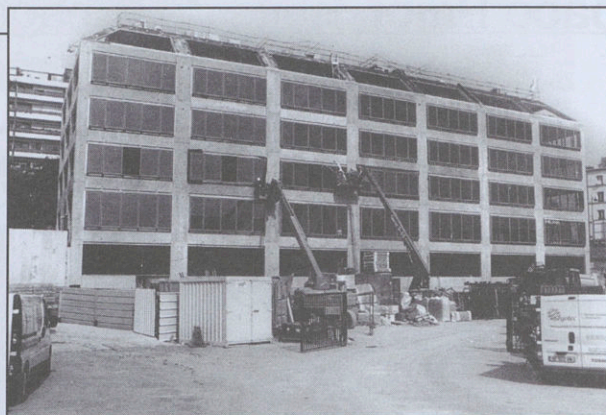
tiellement revenu sur sa décision : il accepte de maintenir l'obligation d'achat par EDF de l'électricité produite, mais à un tarif tellement bas (12 centimes du kW/h au lieu de 50 initialement annoncés) que cette production risquerait d'être déficitaire.

L'affaire en est là. En tout état de cause, la municipalité de Paris étudie d'autres possibilités d'exploitation de cette électricité "propre". ■

(Suite en page 3)



Le gymnase, état de la construction à la mi-mai.



Le bâtiment d'entreprise, état de la construction à la mi-mai. Assez massif, il risque "d'écraser", visuellement, l'architecture de la halle, estiment certains.

terrains, 1 hectare sera en espaces verts.

6. L'esplanade côté rue Pajol sera restituée au public, ouverte, plantée d'arbres. Elle mesurera 4 000 m².

Un ensemble très écologique

Les structures métalliques de la grande halle ont été entièrement vérifiées, consolidées là où cela paraissait utile. Les peintures au plomb ont été remplacées par des peintures nouvelles. Toutefois, les piliers métalliques donnant sur

l'esplanade étaient dégradés, on doit les remplacer par des piliers neufs. Opération délicate : à tout moment le toit de la halle doit rester supporté ; il faudra donc installer des piliers provisoires à côté des vieux piliers à enlever, et faire glisser ensuite les piliers neufs.

Sur le toit de la grande halle seront installés des **panneaux photovoltaïques** produisant de l'électricité : les versants du toit sont idéalement orientés à cet effet. Ce sera la plus grande centrale de pro-

duction d'électricité photovoltaïque existant en France en centre-ville. (Voir l'encadré page 2.)

La dimension écologique est présente dans de nombreux aspects du projet : toits végétalisés sur le gymnase et sur le bâtiment d'entreprise, permettant de récupérer les eaux de pluie qui seront utilisées notamment pour arroser les espaces verts ; centrale de chauffage intégrée... Et chacun des bâtiments est étudié pour permettre la meilleure performance énergétique possible. ■

N'oubliez pas les oiseaux !

À l'intérieur de la grande halle, du côté des voies ferrées, sur toute la longueur, il y aura un jardin intérieur, lieu de promenade, protégé par des parois vitrées sur toute la façade est. Mais Pascal Julien, adjoint au maire du 18e chargé des espaces verts, a posé une question inattendue : les oiseaux, voyant de l'extérieur ce jardin, à travers une paroi transparente dont ils ne percevront peut-être pas l'existence,

ne risquent-ils pas de venir s'y écraser ?

Une réponse a été apportée, lors de la réunion du 17 mai, par M. Albertini, directeur de la Semaest. Sur les vitres seront gravés des graphismes permettant aux oiseaux de voir sans aucun doute possible qu'il y a là une paroi. Cette technique a déjà été expérimentée efficacement dans un certain nombre de constructions, en Allemagne notamment. ■



Préfiguration d'architecte : le jardin intérieur.

Jourda architectes

Syndex, des experts comptables au service des salariés

Ils occuperont la totalité du bâtiment destiné à des entreprises sur la rue Pajol.

Le bâtiment "d'activités" situé au nord de l'espace Pajol sera finalement occupé par une seule entreprise : Syndex. Ce nom indique sa raison d'être : Synd comme syndicats, et ex comme experts-comptables. Syndex a été créé en 1971, en liaison principalement avec la CFDT, par un groupe d'experts-comptables engagés dans le mouvement social et travaillant pour les comités d'entreprise.

Inscrits dans la loi au lendemain de la Seconde guerre mondiale, en application du programme du Conseil national de la Résistance, les comités d'entreprise ont pour but principal de permettre un contrôle et une intervention des représentants des salariés dans la gestion des entreprises de plus de 50 salariés.

Le Code du travail indique : « Dans l'ordre économique et social, le comité d'entreprise est obligatoirement informé et consulté sur les questions intéressant l'organisation, la gestion et la marche générale de l'entreprise et, notamment, sur les mesures de nature à affecter le volume ou la structure des effectifs, la durée du travail, les conditions d'emploi, de travail et de formation professionnelle du personnel. » Il doit être consulté notamment, à temps, sur tout projet de compression des effectifs. Une fois par an, le chef d'entreprise doit présenter devant lui un bilan de l'activité.

Dans la quasi-totalité des entreprises, comme on peut s'en douter, les directions cherchent à empêcher les élus salariés de remplir complè-

tement ce rôle. Ces élus ont donc besoin d'être assistés par des experts qui les aident à comprendre ce qui se cache derrière les comptes qu'on leur présente, et qui puissent faire des enquêtes aussi approfondies que possible sur leur signification et leurs conséquences éventuelles.

Tel est le rôle de Syndex. (La CGT elle aussi, de son côté, dispose d'un cabinet d'experts-comptables spécialisés.)

Syndex actuellement regroupe près de 400 experts-conseils, avec 16 implantations en France.

À Paris, Syndex emploie environ 350 salariés. Les statuts de l'entreprise prévoient une gestion interne de style coopératif. ■

(Suite du dossier page 4)

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76 rue Marcadet, 75018 Paris. 01 42 59 34 10. 18dumois@gmail.com

Attention !

Notre adresse e-mail change. C'est désormais : 18dumois@gmail.com

C'est là que vous pouvez envoyer vos messages et toutes les annonces d'événements.

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinet, Fabrice Benoist, Virginie Chardin, Nicolas Chastagner, Djimmy Chatelain, Patricia Cherqui, Tessa Chery, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Christophe Dutheil, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Maité Labat, Marie-Pierre Larrivé, David Le Doaré, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pascal Zingile.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali.

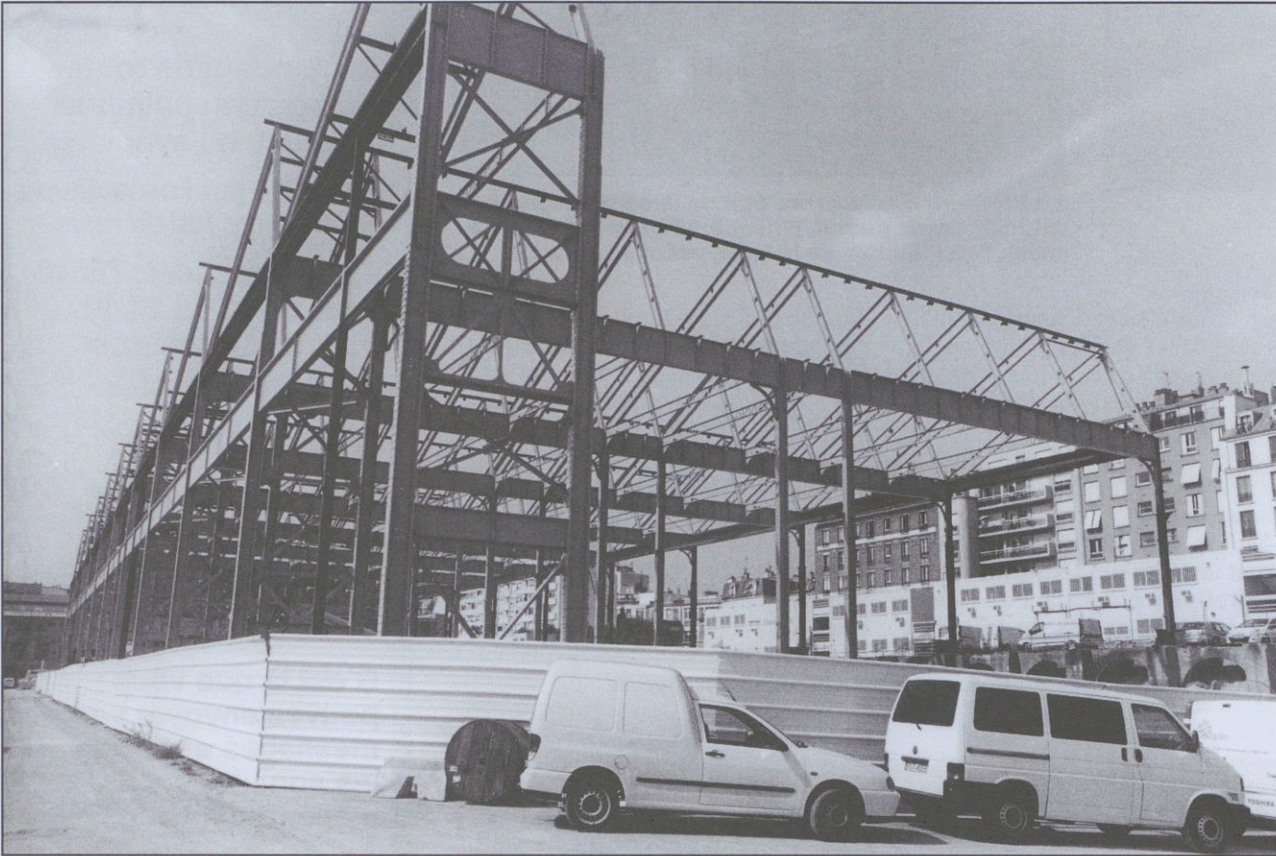
● **Bureau de l'association** : Marie-Odile Fargier, Marika Hubert, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe.

● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

Le bulletin d'abonnement est en page 17.

Les petites annonces et le courrier sont en page 27.

Depuis 1994, un feuilleton à épisodes multiples



Noël Monier

À l'étape actuelle des travaux, la grande halle est réduite à sa structure métallique. Au premier plan, le toit et certains piliers de la première travée ont été provisoirement enlevés, car ici doit venir la bibliothèque, et la construction en bois de celle-ci ne pourrait pas être insérée dans la structure s'ils étaient là. On les replacera ensuite.

Ce qu'on appelle "l'espace Pajol", entre la rue Pajol à l'ouest, les voies de chemin de fer à l'est, la rue Riquet au nord et la rue du Département, appartenait naguère à la SNCF. On y trouvait une grande halle-entrepôt de quatorze travées, construite vers 1910, où les camions venaient, le long des voies ferrées, charger ou décharger des marchandises. Et puis deux bâtiments en pierre, rue Pajol et rue du Département, abritant des services de messageries et des services douaniers.

Ces bâtiments ont été désaffectés dans les années 1980.

Chirac prévoit 6 200 logements

Une promesse de vente des terrains a été conclue entre la SNCF et la municipalité de Paris, dirigée alors par Jacques Chirac. Celle-ci a élaboré un projet de ZAC (*zone d'aménagement concerté*), présenté à la concertation avec les habitants en 1994. Ce projet initial prévoyait, au bord des voies ferrées, 620 logements, plus 5 000 m² de commerces, une école de dix classes (cinq maternelles, cinq primaires) et un minuscule espace vert.

La majorité des habitants et des associations du quartier s'y opposèrent avec colère. Ils critiquaient une "surdensification" de la population dans un quartier qui déjà manquait

cruellement d'équipements publics : pas de collège (la municipalité Chirac refusait mordicus d'en construire un), écoles primaires du quartier surpeuplées (et dix classes nouvelles pour probablement 800 enfants nouveaux, quelle dérision !), pratiquement pas d'équipements culturels...

Au conseil d'arrondissement, les élus de gauche votèrent contre. Outre le manque d'équipements publics, ils soulignaient la proportion insuffisante de logements sociaux dans le programme proposé. Mais à cette époque, la gauche était minoritaire au conseil du 18e.

Pour conserver la grande halle

En 1995, Jacques Chirac, élu président de la République, passe le fauteuil de maire à son adjoint Jean Tiberi, qui fait voter le projet de ZAC Pajol, avec quelques concessions mineures : 570 logements seulement, douze classes pour l'école.

Et puis, pendant six ans, plus rien ne se passe. Car à la vérité M. Tiberi ne s'intéresse pas au 18e et y pratique l'immobilisme dans tous les domaines. Il faut dire aussi que les négociations sur le prix d'achat du terrain traînent en longueur, la SNCF se montrant exagérément gourmande.

En 2001, la gauche l'emporte aux élections municipales. Bertrand Delanoë, devenu maire de Paris,

remet en cause complètement le projet de ZAC Pajol. En décembre 2002, un nouveau projet est proposé aux habitants.

Il prévoit à ce moment-là : une auberge de jeunesse, une salle de spectacle (salle polyvalente), une bibliothèque, un gymnase, deux bâtiments "d'activités" devant accueillir des entreprises, quelques commerces de détail, et un Institut universitaire de technologie (IUT), de six départements, qui occuperait les bâtiments en pierre – et qui permettrait que

l'Éducation nationale participe au financement de l'opération.

Plus question d'école : la municipalité envisage de créer des écoles et un collège en d'autres endroits du quartier.

Malheureusement, ce projet prévoit la démolition totale de la grande halle. Ce serait dommage, objectent des habitants, car elle est un bel exemple d'architecture métallique industrielle du début du XXe siècle. Un collectif d'habitants se crée, qui va, avec l'aide d'architectes, élaborer une contre-proposition permettant de maintenir les structures de la halle.

En outre, l'existence de deux immeubles d'activités est contestée.

Une concertation exemplaire

S'engage alors une longue phase de concertation qu'on peut dire exemplaire. Finalement, la municipalité présente un nouveau projet qui s'inspire en partie de celui des habitants, et qui conserve dix travées de la halle sur quatorze.

Dernières difficultés : l'Éducation nationale revient sur ses engagements. Elle n'envisage qu'un IUT de dimensions plus réduites, qui occupera seulement le bâtiment côté rue du Département. La municipalité décide alors d'ouvrir, sur l'autre aile de bâtiment, rue Pajol, un collège – ce qui, évidemment, alourdit la charge financière pour elle. D'autant plus que l'État annonce aussi, au dernier moment, qu'il renonce à participer au financement de l'auberge de jeunesse...

Il faut également faire partir un sculpteur, Carlos Regazzoni, installé dans la halle avec ses sculptures de grandes dimensions, et qui refuse de s'en aller.

Les travaux ont finalement commencé en 2005.

Dossier réalisé par René Molino

Le Grand Parquet menacé de disparition

À venir inquiétant pour le théâtre du Grand Parquet : celui-ci, depuis 2005, est installé au 20 rue du Département, dans la cour du bâtiment en pierre qui doit accueillir le futur IUT (institut universitaire de technologie).

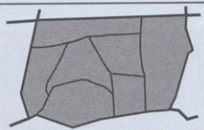
Né à l'initiative de la municipalité du 18e, qui voulait un lieu d'animation théâtrale dans ce quartier de La Chapelle, le Grand Parquet habite un ancien "parquet de bal" en bois acheté en Lorraine.

Mais voilà : la demande de permis de construire pour l'IUT doit être déposée en décembre prochain et, pour nourrir cette demande, des

études de sol et sondages devront être effectués dans la cour dès cet automne. Le Grand Parquet est donc prié de déménager fin juin.

Le bâtiment, ce fameux "parquet de bal", est mobile. Mais où le réinstaller ? Un emplacement avait été envisagé, dans un terrain inutilisé de RFF (Réseau ferré de France) rue Cugnot. Mais finalement cela ne se fera pas, RFF a d'autres projets.

François Grosjean, directeur du Grand Parquet, est presque désespéré : «Pour le moment, nous sommes sans futur», nous a-t-il confié. ■



ABONNEZ-VOUS TOMBOLA EN JUIN

Le 18e du mois a besoin de ses lecteurs. La disparition, année après année, d'un certain nombre de marchands de journaux entraîne une irrégularité dans nos ventes. Pour y

faire face, il nous faut développer les abonnements.

Donc, abonnez-vous : vous serez ainsi sûr(e) de ne manquer aucun numéro, et de notre côté cela nous

aidera à y voir bien plus clair.

Un tirage au sort sera effectué parmi les nouveaux abonnés de décembre à juin. Il aura lieu **mardi 21 juin**, jour de l'été. **Envoyez votre abonnement avant cette date.**

Le gagnant recevra un dessin original encadré de notre illustrateur Paul Dehédin, cadeau d'une valeur de 300 €.

☐ Le bulletin d'abonnement est en page 17.

Hébergement d'urgence : familles "baladées", enfants déscolarisés

Les élus du 18e protestent contre la situation faite aux familles en hébergement d'urgence, notamment après la fin de la trêve hivernale, et contre les conséquences que subissent les enfants.

« Nous constatons depuis plusieurs mois un nombre croissant de familles résidant dans des hôtels du 18e arrondissement brutalement relogées du jour au lendemain dans des hôtels situés en banlieue de Paris. Ces familles sont déplacées d'hôtels en hôtels au gré des disponibilités du Samu social », déclarent-ils dans un vœu au préfet de Paris voté en mai au conseil d'arrondissement.

« La plupart d'entre elles ont des enfants qui sont scolarisés dans des écoles du 18e. Le plus souvent, ces relogements précaires pour une cour-

te durée rendent impossible l'inscription des enfants dans l'école de leur nouvelle commune, quand certaines mairies, malgré l'obligation d'inscription scolaire, ne refusent pas ces inscriptions », ajoutent-ils signalant que certains enfants restant sco-

Centres saturés alors qu'il manque 13 000 places en Île-de-France.

larisés dans l'arrondissement sont astreints à plus d'une heure de trajet pour se rendre à l'école.

Demande d'un moratoire

Ils protestent aussi contre une décision du gouvernement de rompre,

depuis la fin de la trêve hivernale, avec l'obligation d'accueil inconditionnel des personnes sans abri via le Samu social.

« En Île-de-France, 2 163 places ont été fermées (dont 900 à Paris). De plus, l'État a demandé au Samu social de réduire d'un tiers (moins 2 400 nuitées) ses capacités de prise en charge, alors que les centres d'hébergement sont saturés et qu'il manque 13 000 places d'hébergement en Île-de-France », disent-ils. Ils reprennent la demande du maire de Paris, faite le 28 avril à Benoist Apparu, secrétaire d'État chargé du Logement, d'un moratoire immédiat sur les fermetures de places, et de l'organisation rapide d'une table ronde régionale réunissant l'État, les collectivités territoriales et les associations. ■

Médailles et cocktail pour nos basketteuses

Samedi 14 mai a marqué la fin de la semaine de festivités pour les dix ans du Paris Basket 18. En grande pompe, dans la salle des fêtes de la mairie, Touty Gandega, Aminata Konate, Olivia Epoupa ont reçu la médaille de la Ville de Paris.

L'équipe seniors recevait des mains de Abou Dia, président du Comité Île-de-France de basket, la Coupe de championnes de Paris.

C'est Paoline Ekambi, recordwoman des sélections en équipe de France, six titres de championne de France et deux fois vice-championne d'Europe, qui remettait les médailles aux joueuses concernées... le tout sous l'œil bienveillant d'Agnès Sylvestre, présidente du club, et de Thomas Fondeur, l'entraîneur qui l'a créé et l'a hissé au plus haut niveau.

Un cocktail d'excellente qualité préparé et servi par les joueuses terminait une inoubliable semaine.

M. C.

Votation citoyenne : 93,92 % de oui au vote des étrangers



Tessa Chery

Place Jules-Joffrin, un "bureau de vote" accueillait le public sous tente.

À la votation citoyenne sur le droit de vote des étrangers aux élections locales (du 16 au 22 mai, à l'initiative de la Ligue des droits de l'homme), 4 509 personnes sont venues voter dans le 18e. Elles ont dit oui à 93,92 %.

76,5 % d'entre elles étaient inscrites sur les listes électorales.

Trente urnes avaient été mises en pla-

ce. Certains lieux ont fait le plein : 793 votants place Jules-Joffrin, 576 à la mairie, 513 votants au siège de l'Espérance sportive parisienne, 441 devant l'église Saint-Bernard, 344 au marché Guy-Môquet... En revanche, petit score à la Maison des associations (19 seulement), encore moins au Conseil de la jeunesse (pas plus de 5). ■

SUR L'AGENDA

■ Conseil d'arrondissement

Mardi 14 juin, 18 h 30 en mairie.

■ Conseils de quartier

• **Porte Montmartre-Moskova** : mercredi 15 juin, collège Utrillo, 4 avenue de la Porte-Montmartre. • **Charles Hermite-Évangile** : jeudi 23 juin. • **Amiraux-Simplon-Poissonniers** : mardi 28 juin.

■ 2 juin : Kermesse Solidimey

Kermesse organisée par l'association Solidimey, jeudi 2 juin, dès 14 h, rue Bernard-Dimey, pour aider à financer le chantier de solidarité prévu cet été au Burkina Faso.

■ 6 et 9 juin : Coup de pouce

Remise, lundi 6 et jeudi 9 juin, à la mairie, de diplômes et de cadeaux aux enfants de CP ayant participé cette année aux clubs "coup de pouce" (soutien pour mieux apprendre à lire). 310 enfants de 5 à 7 ans dans 28 écoles et 62 clubs en ont bénéficié.

■ 7 et 16 juin : comptes-rendus de la municipalité

Comptes-rendus à mi-mandat de la municipalité du 18e, mardi 7 juin (19 h) à l'école du 4 rue Charles-Hermite, jeudi 16 juin (19 h) à la mairie.

■ 8 au 14 juin : Exposition d'œuvres d'enfants

Exposition d'œuvres d'enfants réalisées dans les centres sociaux ou les centres de loisirs de la Ville, du mercredi 8 au mardi 14 juin en mairie. Thème : portes, fenêtres et lucarnes.

■ 9 juin : Rencontre-dédicace à l'Humeur vagabonde

Rencontre, jeudi 9 juin, à 18 h, avec les responsables des éditions 13e Note et avec un de leurs auteurs, Barry Graham, à l'occasion de la sortie de son livre de dénonciation de la peine de mort *Regarde les hommes mourir*. Librairie l'Humeur vagabonde, 44 rue du Poteau.

■ 11 juin :

Dédicace de Philippe Darriulat

Philippe Darriulat, universitaire et adjoint aux affaires scolaires du 18e, dédicace son livre, *La Muse du peuple*, essai sur les chansons politiques et sociales en France de 1815 à 1871, samedi 11 juin (16 h 30 à 19 h) à la librairie Les Mille et une pages, 72 rue Marx-Dormoy.

■ 11 juin : Vide-greniers Porte Montmartre

Vide-greniers de l'association des commerçants "Carré de la Porte Montmartre", samedi 11 juin, entre le 150 et le 160 boulevard Ney.

■ 12 juin : Vide-greniers au rond-point de la Chapelle

Le traditionnel vide-greniers de l'Association familiale du Rond-Point de la Chapelle (AFRPC) aura lieu le dimanche 12 juin, de 7 h à 19 h.

(Suite de l'agenda page 6)

(Suite de la page 5)

■ 15 juin :

Université populaire

Dernière conférence de la saison de l'Université populaire du 18e, le mercredi 15 juin, à 19 h 30, en mairie. Thème : la médecine chinoise, un patrimoine pour tous ?

■ 16 au 25 juin : **Le lycée Renoir s'expose à la mairie**

Les lycéens et étudiants du lycée Auguste-Renoir, en sections décor céramique, s'exposent à la mairie, du 16 au 25 juin. Intitulée *Double peau*, l'exposition présente des objets préalablement moulés en terre glaise sur le corps même des artistes avant d'être cuits et vernis.

■ 17 au 22 juin : **J'Veux du soleil**

Expo d'artistes organisée par l'association *J'Veux du soleil*, du vendredi 17 au mercredi 22 juin, à la Boutique du Bon coin, 40 rue des Cloÿs.

■ 19 juin : **Vide-greniers rue Lepic**

Vide-greniers de l'association *Montmartre à la Une*, le dimanche 19 juin, de 9 h à 19 h, rue Lepic.

■ 24 juin : **Poètes en Résonance**

Le rendez-vous mensuel avec des poètes proposé par l'association *Résonances* aura lieu vendredi 24 juin à 20 h, au 8 rue Camille-Flammarion. On entendra Anise Koltz, Aziz Chouaki, Marie Huot lire leurs textes.

■ 26 juin : **Fête du passage du Champ-à-Loup**

Fête du passage du Champ-à-Loup et vide-greniers, dimanche 26 juin, 15 à 19h. Jazz manouche avec le groupe La Canne swing..

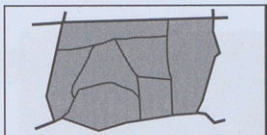
■ 26 juin : **Vide-greniers**

Vide-greniers de l'association Mont-Sarte, dimanche 26 juin (9 h à 18 h) rues André-del-Sarte et Feutrier. www.association-montsarte.com

Grève à L'Argus de la Presse

Grève en mai des salariés de L'Argus de la Presse, ce spécialiste des études et des analyses sur les médias, installé 135 rue du Mont-Cenis. L'Argus emploie quelque 400 personnes dont beaucoup d'étudiants. La majorité des contrats sont à mi-temps, payés au SMIC. Or, disent les grévistes, la direction remplace les CDI par des CDD, délocalise une partie du travail à Madagascar et à l'île Maurice. De plus, ils protestent contre l'attitude de la direction qui refuse de les entendre. Ils évoquent aussi les fiches de paye «illisibles».

Ian Brossat, élu PCF du 18, a écrit à la direction et saisi l'Inspection du travail. ■



La vie du 18e

L'avenir des gares de Petite Ceinture

Les conseils de quartier souhaitent être associés aux réflexions sur leur utilisation quand elles auront été rachetées par la Ville de Paris.

La Ville va racheter au Réseau ferré de France (RFF) les anciennes gares de Petite Ceinture avenue de Saint-Ouen et Ornano (Porte de Clignancourt), et devrait utiliser ces bâtiments, une fois réhabilités, à des activités intéressant les riverains (voir notre numéro de décembre dernier).

Ceux-ci, et bien au-delà du quartier, veulent être associés à la future utilisation des deux petites gares.

Déjà, en novembre dernier, alors que le rachat n'était pas encore effectif, le conseil de quartier Porte Montmartre-Moskova-Porte de Clignancourt avait présenté à la mairie un vœu demandant une consultation des habitants et leur association à tout projet. En mai, alors que le principe du rachat est devenu réalité, ce conseil a déposé un nouveau vœu similaire. Les conseils de quartier Grandes-Carrières-Clichy, Clignancourt-Jules Joffrin et Amiraux-Simplon s'y sont associés.

«Un usage culturel et citoyen»

Comme en novembre, le conseil d'arrondissement n'a pas repris les vœux à son compte mais s'en est inspiré. Ainsi le vœu final qui est adressé au maire de Paris déclare qu'«une consultation devra être lancée pour la réhabilitation et l'ex-



La gare de l'avenue de Saint-Ouen vers 1900. (Carte postale ancienne)

ploitation de ces lieux, en tenant compte des attentes du tissu local». Il ajoute que «la concertation avec les habitants doit être poursuivie et les conseils de quartier pleinement associés à la réflexion sur le devenir des deux gares» qui devraient avoir «une dimension culturelle et citoyenne».

Construites en 1851 quand la voie ferrée de Petite Ceinture a été mise en service (elle fut désaffectée en 1934 pour le transport de voyageurs et en 1945 pour les marchandises),

les deux gares sont actuellement très délabrées. Des bâtiments commerciaux leur ont été accolés, les défigurant encore plus.

La Ville veut les acheter «libres de tout occupant» : elle ne paiera la somme convenue à RFF qu'après que les commerces auront vidé les lieux : un bazar pour la gare de Saint-Ouen et un KFC pour la gare d'Ornano. Il faudra donc attendre encore pour que les gares retrouvent leur lustre d'antan et deviennent des lieux «culturels et citoyens». ■



Il y a quinze ans, dans le 18e du mois

Vente «à la découpe» rue Vauvenargues

Paru dans le 18e du mois n° 19, juin 1996.

Les 450 locataires ont tous reçu la même lettre : leur propriétaire, l'UAP (Union des Assurances de Paris) les informait de sa décision de mettre en vente l'ensemble immobilier du 59 rue Eugène-Carrière et 17 à 27 bis rue Vauvenargues. Il leur est offert d'acheter leur appartement. Ceux qui ne le veulent pas, ou ne le peuvent pas faute d'argent, ne verront pas leur bail renouvelé à son échéance et seront mis dehors.

Plus d'une centaine de baux viennent à échéance avant la fin de 1996. C'est donc dans l'urgence que ces locataires vont devoir prendre leur décision.

L'immeuble Vauvenargues n'est pas le seul que l'UAP met en vente à Paris et ailleurs. Officiellement, il s'agit pour le géant de l'assurance de

«procéder à des arbitrages au sein de son patrimoine». Mais on peut supposer que, comme certaines banques, l'UAP a spéculé imprudemment sur l'immobilier à l'époque où ce placement paraissait juteux...

La réaction des locataires a été la surprise et, pour beaucoup, l'inquiétude. Il y a, parmi les 450 locataires, des gens au chômage, des personnes âgées...

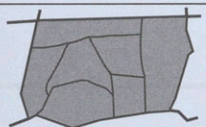
À ceux qui auront la possibilité d'acheter, l'UAP propose (en fait, impose) un prix de 13 000 francs le m² (à peu près le prix du marché). Là-dessus, elle fait 10 % de remise, plus 0,5 % par année d'ancienneté dans le logement – mais seulement si le locataire se décide à acheter avant le 31 octobre. Elle offre en outre les frais de notaire... à condition d'acheter avant le 31 juillet !

Aucune négociation n'est possible, ont indiqué très clairement les représentants de l'UAP aux locataires lors d'une réunion le 6 mai... ■

PS : On n'employait pas encore le terme «vente à la découpe», mais c'était bien cela.

D'autres opérations du même genre ont eu lieu depuis dans l'arrondissement. Dans certains cas, les locataires ont dû, la mort dans l'âme, se soumettre, comme ceux de la rue Vauvenargues. Dans d'autres cas, ils ont pu résister et ont réussi à faire revenir le propriétaire sur ses intentions.

Sur quelques-uns, la municipalité a fait jouer la préemption et acheté les immeubles, permettant aux locataires d'y rester.



La vie du 18e

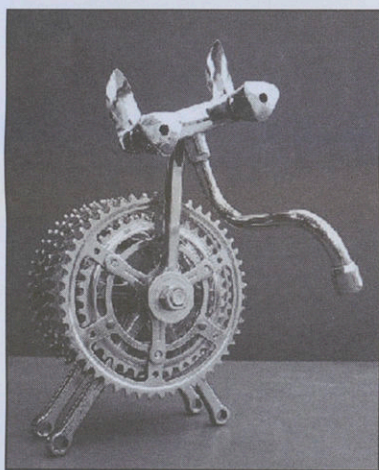
Faites du vélo, fête du vélo

“Faites du vélo” : la première fête du vélo du 18e, organisée par la mairie sous l’impulsion de Danielle Fournier (Verts), a lieu samedi 25 juin sur le mail Belliard : convivialité mais aussi expression de la priorité de la municipalité pour les circulations douces.

De 14 à 17 h, il y aura présentation de cycles atypiques (tandems, triporteurs, vélos plats, vélos électriques...), ateliers de décoration de vélos pour les enfants avec l’association *Môm’artre*, ateliers de montage et démontage de vélos avec *l’Interloque*, gravage antivols sur cadres, bourse aux vélos.

Les sculptures “récup’art” d’Ambroise Monod orneront le mail pendant la fête.

Auparavant, de 10 h 30 à 13 h, il y aura une balade collective à vélo : départ de la mairie, place Jules-Joffrin, et boucle à travers l’arrondissement en passant par



Le vélo selon Monod

les Abbesses, les boulevards, la Goutte d’Or, la Chapelle et retour à Clignancourt. On empruntera les pistes cyclables et les voies 30 existantes. ■

Fête du square Clignancourt, samedi 18 juin

La fête annuelle du square de Clignancourt (square Kriegel-Valrimont), organisée à l’initiative du conseil de quartier, a lieu samedi 18 juin, de midi à 18 h 30.

Cela commence par un repas de quartier où chacun est invité à apporter un plat. Ensuite musique au kiosque : orchestre de jazz du Conservatoire du 18e, musique des Balkans, chants polyphoniques, fanfare, chants et danses du Congo.

Parallèlement, stands caricatures, troc-livres, maquillage et clowns pour les enfants. ■

Goutte d’Or en fête du 22 au 26 juin



La grande scène devant Saint-Bernard, l’an dernier.

“Goutte d’Or en fête” : la 26e fête de la Goutte d’Or se déroule du mercredi 22 au dimanche 26 juin avec animations et spectacles gratuits tous les jours. Mélange des genres (exposition, cirque, contes, théâtre, beaucoup de musiques...) et fusion entre jeunes talents du quartier, artistes émergents et têtes d’affiche : la fête entend «valoriser la diversité culturelle et créer du lien social».

Organisée par la Salle Saint-Bruno avec une vingtaine d’associations partenaires et la participation de trois cents bénévoles, la fête ne dure que cinq jours au lieu de sept cette année. Le cross a été abandonné : il a eu lieu

en amont, le 29 mai, organisé par Paris Goutte d’Or. Le traditionnel concert d’ouverture dans l’église Saint-Bernard a été abandonné lui aussi, l’idée étant de valoriser la grande scène installée sur le parvis qui «coûte très cher», en ce temps où l’on “res-serre les boulons”.

Demandez le programme :

• **Mercredi 22 juin.** Grande parade des enfants depuis le square Léon à 14 h 30. À partir de 16 h 30, scène ouverte aux jeunes talents du quartier (cinquante groupes programmés).

• **Jeudi 23.** À 10 h 30, spectacle de la compagnie Spouk pour les tout petits, salle Saint-Bruno. À 17 h, spectacles des écoles. À 19 h, scène ouverte aux

groupes musicaux accompagnés par le centre Barbara : *Manienco* (rock), *Taqtiq de toast* (rap), et *25e heure* (hip hop).

• **Vendredi 24.** À 19 h, scène ouverte avec des groupes locaux.

• **Samedi 25.** À 14 h, village festif sur le thème du cirque, square Léon. À 12 h 30 et 17 h, spectacle de cirque place de l’Assommoir. À 19 h, soirée musique du monde avec Souad Asia (gnawa), Djeour Cissoko (mandingue) et *Mande Bossa* (chants maliens et brésiliens).

• **Dimanche 26.** À 16 h, défilé de mode. À 17 h, contes. À 19 h, scène ouverte cabaret. À 20 h, repas de quartier et bal pour conclure la fête.

Enfin, du 22 au 26, on pourra voir, dans plusieurs lieux, dehors, *La Goutte d’Or s’expose*, sélection de photos d’artistes du quartier, et de photos venant de l’exposition Martin Parr qui dure jusqu’au 2 juillet à l’Institut des cultures d’islam.

Parallèlement, du 20 juin à la fin juillet, à l’Échomusée (21 rue Cavé), se tient une exposition, *Portrait d’un quartier*, avec photos, peintures et dessins d’artistes de la Goutte d’Or. ■

Fête de la Chapelle du 10 au 18 juin

La traditionnelle fête de La Chapelle se déroule cette année sur cinq jours, entre le 10 et le 18 juin, et se promène du nord au sud du quartier.

Elle commence à Charles-Hermite avec concert et barbecue **vendredi 10 juin** au soir devant l’Espace jeunes. Puis animations et musique tout l’après-midi du **samedi 11**, au square Charles-Hermite, pour se terminer par un repas de quartier.

Mercredi 15 juin, la fête se déplace rue Philippe-de-Girard, au carre-

four Marx-Dormoy, avec kermesse, jeux pour petits et grands, musique disco et concours de costumes disco.

Vendredi 17 et samedi 18, c’est le tour de la place de Torcy et du square de la Madone : concert vendredi soir sur la place et repas de quartier en musique avec *Jim Lopez y la Nueva edicion* samedi soir. Auparavant, tout l’après-midi de samedi, il y aura tournoi de pétanque, foot, théâtre et performance de la chorale *La voix est libre* dans le square. ■

Z’Amiraux en fêtes, la fête du quartier Amiraux-Simplon-Poissonniers le 25 juin

Sixième édition de *Z’Amiraux en fêtes*, la fête du quartier Amiraux-Simplon-Poissonniers, samedi 25 juin, de 14 h à 22 h 30 : espace jeux, maquillage, atelier dessin pour les enfants, et, pour tous, musique, spectacles de magie, de dan-

se, démonstration de capoeira, démonstration d’escrime par les artistes du Théâtre Pixel. Soirée concert et bal pour terminer avec le groupe *Chrysalide*. La fête se déroule devant et dans le square Henri-Sauvage. ■

Fête du mail Binet, samedi 18 juin

Jour de fête sur le mail Binet, samedi 18 juin, de 11 h à 18 h : pique-nique de quartier pour commencer puis musique, jeux pour enfants, stand de fabrication de masques, initiation à la conduite... Les projets de rénovation urbaine du quartier seront également présentés ainsi que les nouvelles missions du centre d’animation quand il aura été reconstruit. ■

RESTAURANT

Le Coin des Amis

50, RUE DU MONT-CENIS
75018 PARIS

TÉL / FAX : 01 42 52 30 36
Site : www.lecolindesamis.fr
E-mail : lecolindesamis@wanadoo.fr

18e Lieux L'église Saint-Bernard

Reportage photo : Bruno Lemesle



Le chevet de l'église, vu depuis la rue Saint-Bruno.

Bruno Lemesle, photographe, membre de l'équipe du 18e du mois, présente ici l'église Saint-Bernard comme vous ne l'avez pas vue : il est allé partout, y compris dans des endroits où, normalement, les fidèles et les visiteurs n'accèdent pas.

Une paroisse populaire

La paroisse Saint-Bernard fêtera cette année le cent cinquantième anniversaire de son église. Une grande cérémonie, présidée par l'archevêque de Paris, est prévue le dimanche 16 octobre.

La paroisse St-Bernard est une paroisse vivante, populaire, reflétant la diversité de la Goutte d'Or. Une de ses grandes journées est d'ailleurs, chaque deuxième dimanche de février, la "Fête des nations", à laquelle participent des personnes de plus de trente nationalités. Le curé actuel est Giovanni Borin. ■

Le nom complet de cette église est : Saint-Bernard-de-la-Chapelle. C'est en effet à l'époque où La Chapelle était encore une commune distincte de Paris que sa municipalité prit la décision de construire cette église. On était en 1851, M. Fleury était maire. La population de la commune avait énormément augmenté depuis 1840, et l'église existante, Saint-Denys (rue de la Chapelle), était devenue trop petite.

Le territoire de la Goutte d'Or, qui faisait partie de La Chapelle, s'était complètement transformé en quelques années. Avant 1840, il était formé essentiellement de champs et de vignes. Mais du fait de la construction des chemins de fer, de l'industrialisation, de l'arrivée en masse de nouveaux habitants, la Goutte d'Or était devenue un nouveau quartier de ville. C'est là que fut bâtie l'église.

Deux architectes se trouvèrent en concurrence : Paul-Eugène Lequeux, qui proposait une église de style "néo-roman", et Auguste-Joseph



La nef centrale et le chœur photographiés depuis le buffet d'orgue.

Magne, qui présentait un projet "néo-gothique". Magne fut choisi. (Lequeux allait se rattraper en construisant l'église Notre-Dame-de-Clignancourt, voir le 18e du mois de février 2011.)

Une flèche de 60 mètres

L'église construite par Magne est une réussite architecturale. Dans le Dictionnaire des églises de Paris, Georges Brunet écrit : «Parmi les nombreuses églises du XIXe siècle en style "néo-gothique", Saint-Bernard est une des plus originales et des plus gracieuses... Il faut faire le tour du bâtiment pour constater combien la variété des points de vue

autres communes de banlieue, La Chapelle fut annexée par Paris. C'est donc la Ville de Paris qui présida à l'achèvement de l'église et finança les derniers travaux, ceux du porche. Elle fut inaugurée en 1861.

Magne avait été aidé par trois excellents spécialistes de la décoration sculptée : Parfait, Michel-Pascal, et surtout Geoffroy Dechaume. Une curiosité : les piliers du chœur sont ornés de têtes sculptées représentant l'architecte, le conducteur des travaux, le maire de La Chapelle (Antoine Hébert au moment de la construction de l'église) et le curé.

Le souvenir des Croisades

Saint Bernard, à qui l'église est dédiée, a été au XIIe siècle le supérieur du monastère de Clairvaux et un des hommes les plus influents de France. Il fut de ceux qui prêchèrent la deuxième Croisade.

Des noms en rapport avec la religion catholique ont été donnés aux rues qui entourent l'église : Saint-Luc, Saint-Mathieu (deux évangélistes), Saint-Jérôme (théologien et ermite du IVe siècle), Saint-Bruno (rénovateur de la vie monastique au XIIe siècle), Pierre-l'Ermite (un prêcheur illuminé qui participa à la première Croisade en 1096), Affre (archevêque de Paris qui fut tué sur les barricades lors de l'insurrection ouvrière de juin 1848, en tentant d'éviter l'effusion de sang).

Auguste-Joseph Magne a aussi construit le marché de l'Olive à La Chapelle, en collaboration avec son fils Lucien, également architecte. Ce dernier devait être, en 1908, l'auteur du campanile du Sacré-Cœur.

N. M.

1996 : les sans-papiers

En 1996, l'église Saint-Bernard a acquis une renommée quasi-mondiale à la suite de son "occupation" par un groupe de trois cents sans-papiers, et de leur expulsion de force par la police, événements qui eurent un grand retentissement. Nous y reviendrons dans un des prochains numéros. ■

soutient constamment l'intérêt.»

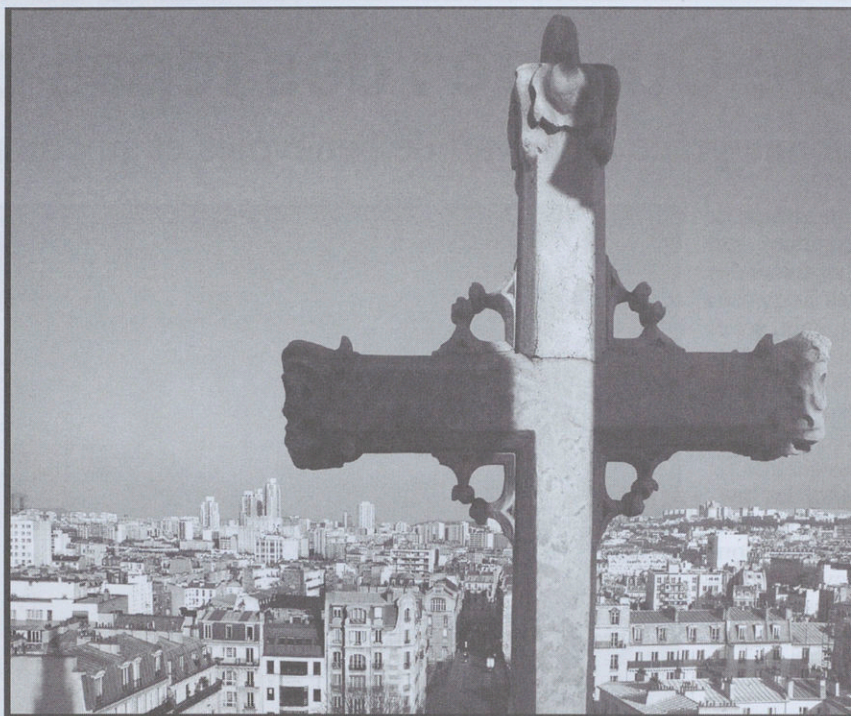
La toiture en ardoises est surmontée d'une flèche qui culmine à 60 mètres. Le porche est de style "gothique flamboyant", très décoré, rehaussé d'arcs en accolade et épaulé par des arcs-boutants. «Les proportions de l'intérieur sont harmonieuses», dit Georges Brunet.

L'architecte, le maire, le curé

Les travaux, financés par la commune de La Chapelle, commencèrent en 1858. En 1860, comme dix



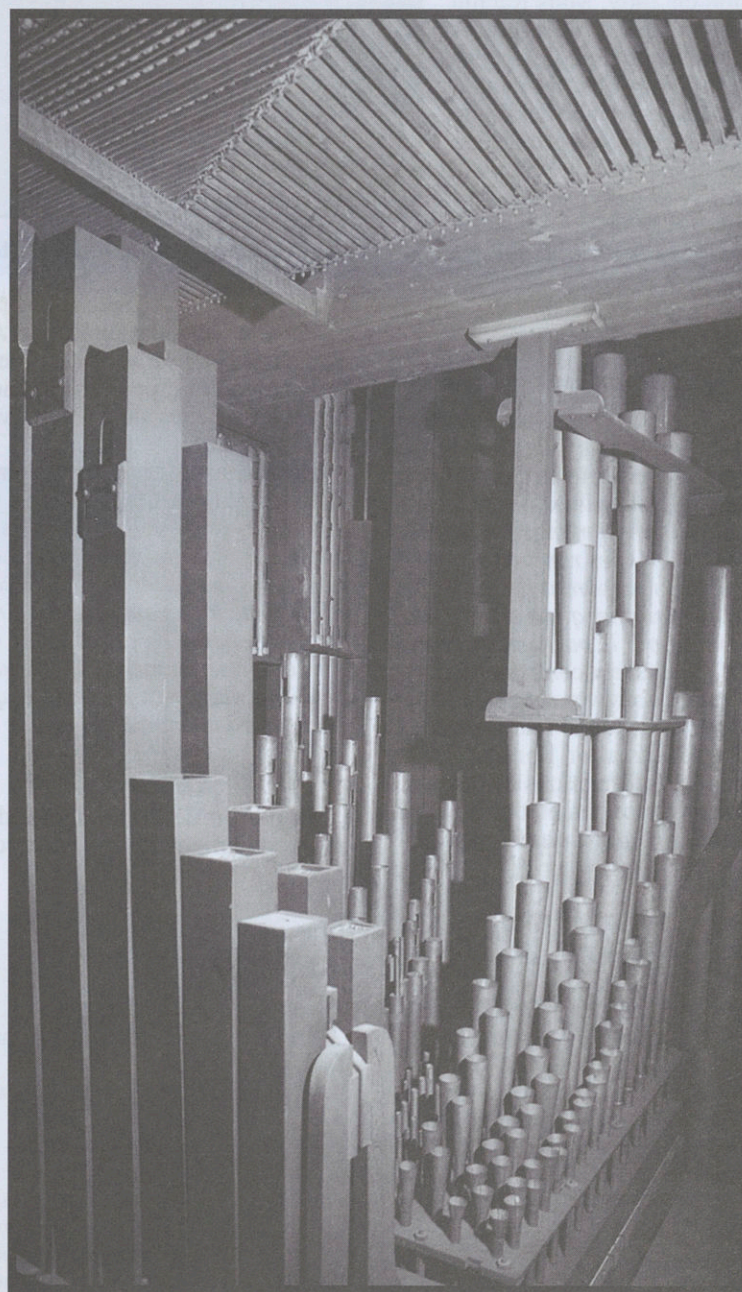
Des gargouilles comme celles des cathédrales.



Devant la croix faîtière, la ville.



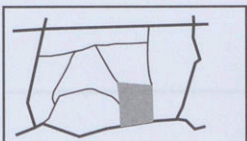
L'orgue Cavallé-Coll datant de 1863.



Le grand jeu des tuyaux.



Tout en haut du clocher...



La Table Ouverte : des repas pour les démunis

Cela fonctionne grâce au travail de bénévoles et aux dons de gens du quartier.

Is arrivent soit en groupe de deux ou trois personnes, soit seuls, et s'installent autour des tables sur lesquelles sont posés bouteilles de soda, pain, sel et poivre. Cette fois-ci, cela se passe dans le local de l'association Ados, rue Polonceau, qui a bien voulu prêter ses murs le temps d'un déjeuner. L'association La Table Ouverte a lancé les invitations et organise un repas solidaire en direction des personnes précaires qui vivent dans le quartier. Au menu, salade de poivrons et d'aubergines cuits, petites pâtes en sauce et morceaux de poulet.

Ces repas sont organisés depuis la création de l'association en 2009. Mais Rachid Arrar, animateur de La Table Ouverte, distribue des repas depuis quinze ans. Son engagement lui est tombé dessus un soir, en sortant de Lariboisière où son père était hospitalisé.

«J'ai vu des gens assis là sous le métro et je me suis dit qu'on n'avait pas le droit de fermer les yeux. J'ai rejoint des associations qui distribuent des repas», se souvient-il.

Un repas comme en famille

But principal : que les gens mangent un vrai repas, confortablement assis. Il y a ensuite le désir de créer du lien. «C'est de les avoir vu toujours dans la tristesse, manger tout seuls... nous voulions les rapprocher, précise-t-il. Nous préparons donc un grand plat et mettons quatre personnes ensemble pour le partager de façon à ce qu'ils puissent communiquer.»

Tous les convives sont en situation précaire. Ces repas leur permettent de se laisser aller librement à un échange d'informations ou de tuyaux pour trouver un lieu où dormir la nuit suivante. «Ce qui nous intéressait,



Un repas organisé dans le local prêté par l'association Ados.

c'était qu'ils se sentent dans une réelle famille», nous dit Rachid Arrar. Parce que la précarité crée l'isolement et l'isolement crée la déchéance. Il s'agit aussi de les aider à retrouver un peu de dignité.

Lorsqu'un repas est programmé, l'information est lancée deux jours avant, voire la veille de sa tenue : «Pour ne pas être inondés parce que nous n'avons pas les moyens de répondre à toute la demande. On a cinq ou six personnes à qui on dit qu'un repas sera organisé, en sachant que cela fera bouler de neige et avalanche et qu'on récupérera du monde.»

80 à 150 repas par mois

La plupart des bénéficiaires de ces repas viennent du quartier de la

Goutte d'Or et des alentours. Ceux qui mangent s'empressent d'aller voir leurs amis en sortant. Parmi les convives, il y a ceux qui vivent dans les hôtels meublés. «Il y a ceux qui sont retraités et qui arrivent à 80 ans avec une retraite de 700 euros. Et quand ils paient un loyer de 500 euros, ils se retrouvent avec un minimum pour manger», regrette Rachid Arrar.

Il y a des jeunes qui n'arrivent pas à trouver du travail. Il y a aussi ceux qui sont arrivés directement dans le quartier comme l'ont fait leurs ancêtres. Barbès était un lieu de rencontre des immigrés et il l'est resté.

Quatre-vingt à cent cinquante repas sont ainsi offerts. Au delà, c'est au-dessus des moyens de l'association qui n'est pas équipée pour... «On essaie de donner un repas par mois. Si nous avions les moyens, nous essaierions une fois par semaine, mais on ne peut pas.»

La solidarité du quartier

L'association n'a pas de locaux, les repas sont donc préparés chez les bénévoles qui habitent tous la Goutte d'Or. «On est devenu une équipe, sourit Rachid Arrar. Nous préparons les repas chez ceux qui ont de grandes cuisines. Certains bénévoles récoltent de l'argent et ils m'appellent quand ils en ont récupéré suffisamment. Dès que les sous sont prêts on met en place la distribution en une semaine.»

La patronne du bar restaurant La Môme, à l'angle des rues Stephenson

et Jean-François Lépine, qui depuis est devenue présidente de l'association, a décidé de faire appel aux compétences de la Table Ouverte pour distribuer des repas.

Elle a mis à disposition son établissement, donné des fonds personnels, et lancé les premiers repas à sa charge de façon à mettre de l'huile dans les rouages. «Les personnes qui passent, les voisins, donnent un plat ou deux, un peu de viande, ils s'intéressent, ils demandent. On fait une liste des aliments dont on a besoin, et chaque personne qui en prend connaissance apporte sa contribution en fonction de ses moyens.»

Organiser cette cantine familiale coûte 150 euros de denrées alimentaires. Pour cent

cinquante repas, l'association a besoin de 150 euros. «Alors, quand vous avez dix donateurs qui donnent 15 €, ce n'est pas excessif», ajoute Rachid Arrar. Il y a des commerçants qui offrent une partie des légumes ou de la viande. D'autres font des tarifs très préférentiels. Le plus difficile est de trouver des familles disponibles ce jour là pour préparer le repas.

«Ce qu'on cuisine, ce n'est pas de la gastronomie, conclut Rachid Arrar, c'est juste un plat chaleureux à partager avec les autres.»

Nadia Djabali

La Tortue voyageuse aux Enfants de la Goutte d'Or

La Tortue voyageuse, association de soutien et de coopération avec le Burkina Faso, et les Enfants de la Goutte d'Or s'associent pour une exposition et des animations centrées sur l'école ici et là-bas.

La manifestation a lieu du mercredi 15 au dimanche 19 juin, au local des Enfants (25 rue de Chartres), à l'occasion de la Quinzaine de l'Enfant africain. L'exposition, Vision de l'école en France et au Burkina Faso, est réalisée avec les enfants des deux pays. Les animations seront proposées jeudi et vendredi aux écoles du quartier, mercredi et samedi aux enfants en famille. ■

Du jardinage au Bois-Dormoy

L'association emmène les retraités du quartier jardiner les lundis et jeudis matin. Cela se passe au jardin partagé du Bois-Dormoy.

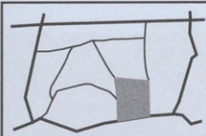
Tomates, radis, persil, choux de Bruxelles, oignons ont d'ores et déjà été plantés.

«Cette idée de jardinage m'est venue lorsque je travaillais au café social comme animateur accueillant : nous allions aux murs à pêches à Montreuil et nous jardinions avec les personnes âgées. Cela leur rappelait beaucoup de souvenirs. J'ai voulu reproduire ces moments-là»,

nous explique Rachid Arrar.

Les personnes qui se rendent au Bois-Dormoy n'avaient jamais jardiné en France «Mais ça leur rappelle forcément leur enfance et leur pays natal», dit Rachid Arrar.

Si la plupart des jardiniers sont des retraités, le but de l'association est de permettre des rencontres intergénérationnelles. Commencer avec des retraités, puis toucher des quinquagénaires, puis des personnes un peu plus jeunes. Afin que chacun puisse mettre son petit grain dans la terre. ■



Haro sur l'école Richomme

Les écoles primaires de la Goutte d'Or seraient-elles infréquentables ? C'est ce que laisse supposer la réaction d'une vingtaine de parents d'élèves de la grande section de maternelle de l'école de la rue André-del-Sarte.



Tout a commencé fin février lorsque la mairie du 18^e a expliqué aux parents d'élèves de la maternelle André-del-Sarte que, faute de place dans les écoles primaires de Montmartre, elle avait décidé d'inscrire leurs enfants à l'école élémentaire Richomme plutôt qu'à l'école Foyatier.

Problème : si Foyatier est située dans le "bon" 18^e, au pied du funiculaire, Richomme est par contre implantée du "mauvais" côté du boulevard Barbès, à la Goutte d'Or.

Les parents se sont mobilisés, ont contacté un avocat, déposé un recours au tribunal administratif et alerté la presse. Leur message est résumé par le calicot apposé sur la façade de la maternelle : «*Oui au respect de la carte scolaire, non à la déséctorisation.*»

Si la plupart invoquent la distance à parcourir et la traversée du bou-

levard Barbès pour rejoindre l'école, ces réticences ont comme arrière-fond le refus de mettre des enfants dans une école implantée dans un quartier qui a la réputation de concentrer violence, drogue et difficultés scolaires. Cette "déséctorisation" serait-elle ressentie comme un véritable "déclassement" ? D'autant que la notion de distance n'est pas perçue de la même manière par les nombreux élèves de la Goutte d'Or qui traversent le boulevard Barbès dans l'autre sens.

La Goutte d'Or s'indigne

Du côté des parents d'élèves habitant la Goutte d'Or on apprécie moyennement... d'autant que la parution d'articles dans *le Parisien* puis dans *Marianne* a donné une ampleur à cette affaire.

Des parents de l'école de la rue Richomme ont réagi. «*Nous appré-*

cions que l'école reflète la diversité des habitants du quartier. Ce quartier a mauvaise réputation à l'extérieur. Comme nous y vivons, nous remarquons que la réalité ne correspond pas à cette image, ont-ils écrit dans une lettre ouverte. Il est vrai que l'école républicaine est en danger, mais heureusement le mot ghetto est de moins en moins approprié à la diversité que proposent nos écoles où l'enseignement est de qualité. Mais pour le savoir, encore faut-il le vivre... »

«Fausses domiciliations»

L'affaire a fait boule de neige et ce sont maintenant de nombreux parents d'élèves de la Goutte d'Or et même de La Chapelle qui se déclarent indignés.

Un site internet a été ouvert (<http://lettreouverte75018.free.fr/>), où une cinquantaine de parents ont signé un texte où on lit : «*Nous pensons que cette polémique a le bénéfice d'attirer l'attention sur un problème que nous constatons chaque jour. Beaucoup de personnes du quartier, accréditant fantasmes et rumeurs, par le biais de dérogations, de fausses domiciliations ou le recours aux écoles privées, préfèrent scolariser leurs enfants dans d'autres établissements aux réputations, sans aucun doute, plus flatteuses.*»

Calmer le jeu et expliquer

À la mairie du 18^e, Philippe Darriulat, adjoint aux Affaires scolaires, essaie de calmer le jeu. D'autant que le recours au tribunal administratif a été abandonné. «*Il n'y a pas de solutions miracle, explique-t-il. J'ai proposé à la FCPE de réunir les parents d'élèves des deux écoles pour apprendre de ce qui s'est passé.*»

Mais comment convaincre des gens de classes moyennes d'inscrire leurs enfants dans les écoles publiques de la Goutte d'Or ? Les conseils de crèches ont permis la rencontre des parents et des directeurs des écoles maternelles, pour que les premiers inscrivent leurs enfants dans les écoles du quartier.

Au collège Clemenceau, un projet de classe internationale est à l'étude. «*Mais, affirme Philippe Darriulat, il s'agit d'un travail de fourni et des années seront nécessaires pour que les écoles de la Goutte d'Or ne soit plus victimes d'une mauvaise réputation.*»

Nadia Djabali



Fruits et primeurs rue Myrha

Le magasin a ouvert début janvier et a déjà une clientèle d'habitants. L'accueil y est chaleureux. Neila Bakir et son cousin Bechir Aouay ont transformé l'ancien atelier d'un architecte en boutique proposant fruits et primeurs.

Le mercredi et le samedi, c'est Rungis. «*On peut y aller trois fois par semaine quand c'est nécessaire,*» précise Neila.

Les habitués sont des habitants des immeubles voisins ou fréquentant la mosquée de l'autre côté de la rue.

«*Certains soirs, après la prière, c'est le rush,*», sourit la commerçante. Beaucoup d'étudiants et de jeunes couples s'y ravitaillent. Il faut dire que les prix y sont très attractifs et nettement inférieurs à ceux pratiqués au marché Dejean. Mais beaucoup d'habitants du quartier ignorent encore l'existence de ce nouveau commerce.

Les pommes sont vendues entre 1 et 1,20 € le kilo selon la variété. On trouve des pommes de terre et des oignons entre 70 et 90 centimes et des carottes entre 80 centimes et 1 €. La Batavia est à 1,50 € les deux, les concombres à 1,50 €, les deux avocats à 1,50 €. Les tomates entre 1€ et 1,49 €. Beaucoup de clients vont au Franprix voisin acheter de l'épicerie puis passent à la boutique faire le plein de fruits et légumes.

Neila et Bechir attendent l'autorisation de mettre un étalage à l'extérieur pour mieux signaler la boutique à ceux qui ne la connaissent pas encore.

Le magasin est ouvert tous les jours de 9 h à 21 h. Il livre aussi les restaurants et les particuliers.

N. D.

□ Amou Primeurs, 29 rue Myrha. 06 63 57 83 90.

Concours d'étiquettes de la "cuvée Goutte d'Or"

Dessinateurs, à vos crayons ! Comme l'an dernier, à l'occasion de la Fête des Vendanges (8, 9, 10 octobre), il y aura une *cuvée Goutte d'Or*, en plus de la cuvée du vin de Montmartre. Et il faut une étiquette pour les bouteilles. Un concours est lancé. Les propositions doivent parvenir avant le 8 juillet.

L'étiquette mesurera 8 cm de large sur 9 cm de haut, il faut donc que le dessin proposé soit dans les mêmes proportions (exemple : 16 X 18). À porter sur le dessin : Cuvée Goutte d'Or. Les organisateurs mettront ensuite les normes légales.

Objectif : rappeler la tradition du vin doré qui jadis donna son nom au quartier. Cette année, la cuvée Goutte d'Or est issue d'un vin bio originaire des Cévennes.

□ Pour participer, contacter : Jean-Marc Bombeau, Échomusée, 21 rue Cavé. 01 42 23 56 56. echomusee@yahoo.fr

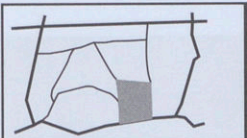
On a voté pour une entrée supplémentaire au métro Château-Rouge

«*Voulez-vous la création d'une entrée supplémentaire au métro Château-Rouge ?*» Les militants du PCF 18^e ont organisé, au matin du samedi 28 mai, un référendum sur cette question. Trois tables étaient installées devant l'entrée du métro, trois urnes et des feuilles d'émargement. Les gens se sont pressés et 531 ont "voté". 100 % de oui.

«*À Château-Rouge, c'est la galère. Une seule entrée-sortie exiguë, encombrée pour un flux de voyageurs particulièrement élevé, jusqu'à rendre la circulation dangereuse. Les accès sont, à certains moments, ren-*

du très difficiles par les vendeurs à la sauvette, souligne le PCF. Les habitants du quartier et les usagers du métro ont droit au respect tout autant que ceux des "beaux quartiers" qui ont bénéficié de la restauration de leurs stations avec des flux de voyageurs bien inférieurs !»

Le PCF demande la mise en chantier, dès 2011, d'un deuxième accès de l'autre côté du boulevard Barbès. Il demande aussi le maintien de la présence humaine aux guichets, «*gage de sécurité, civilité, convivialité des lieux,*» alors que la RATP projette d'installer des automates. ■



Goutte d'Or - Château-Rouge

Ras le bol à la Goutte d'Or

Les vols à l'arraché de plus en plus fréquents et de plus en plus violents exaspèrent la population.

Émotion à la Goutte d'Or. Le 30 avril, Louise Marty, l'animatrice de l'atelier musical des Trois Tambours, se fait violemment agresser dans la rue. Deux jeunes déboulent dans son dos, la bousculent violemment pour lui arracher son portable. Ils la font tomber au milieu de la chaussée. Elle hurle, un passant arrive, ils s'enfuient. Mais elle ne peut plus marcher. À l'hôpital où l'emmènent les pompiers, les médecins diagnostiquent une déchirure

des ligaments du genou. Elle va devoir porter une attelle, marcher avec des béquilles pendant au moins deux mois, et bien plus s'il faut opérer.

Un handicap bien gênant dans son travail, surtout en ce moment : habitant depuis vingt-deux ans à la Goutte d'Or, Louise, avec son mari Patrick, enseigne la musique instrumentale et vocale à de nombreux habitants du quartier. Malgré la douleur, elle continue de travailler avec ses béquilles. Et comme on la connaît bien, on va vers elle, et là, chacun de répondre : «Alors, vous aussi !»

Des vols d'ordinateurs

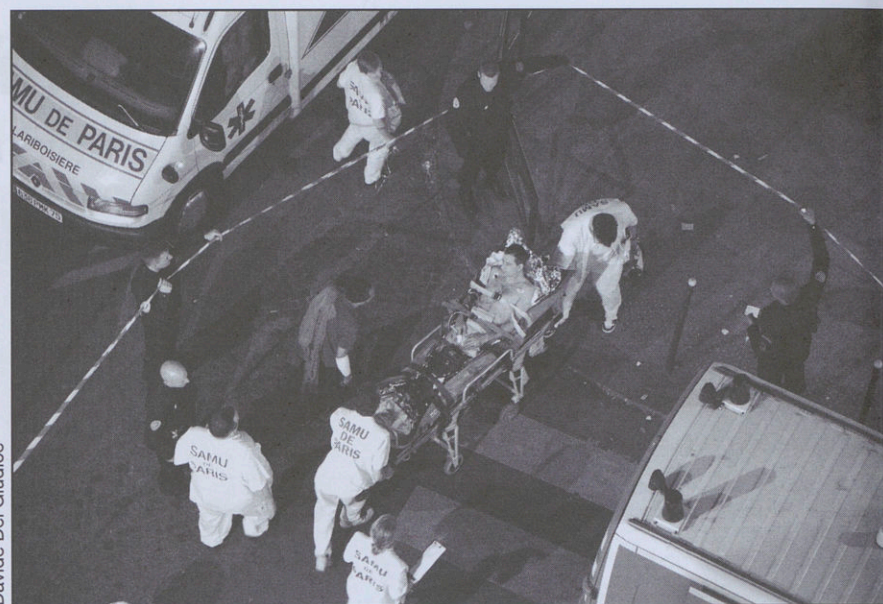
Les années 2010 et 2011 ont été marquées par de nombreux vols dans les locaux commerciaux du quartier. Un certain nombre d'associations ont vu leurs ordinateurs disparaître à la suite d'effractions nocturnes, parfois même en plein jour. Christine, qui travaille dans une association rue de la Charbonnière, a été attaquée deux fois, au moment où, restée la dernière, elle fermait les locaux. La deuxième fois, un des voleurs l'a saisie à la gorge en menaçant de lui faire un mauvais parti si elle ne leur donnait pas la clé. L'arrivée de passants les a fait fuir.

Des commerçants ont aussi été cambriolés. Ces vols semblent le fait de bandes organisées, contrairement aux vols à l'arraché, plutôt réalisés par des jeunes inorganisés. ■

Des dizaines de témoignages

Trop c'est trop. Car cette agression vient après d'autres. Patrick écrit à de nombreux élus du quartier et de la ville pour les «alerter sur l'état lamentable dans lequel est notre quartier. (...) Nous entendons certains, excédés, parler de création de "milices", d'autres de vote inéluctable pour le Front national. Cela fait peur.» Il contacte aussi, par e-mail, leurs connaissances dans le quartier en proposant de collecter les témoignages.

Et il en reçoit des dizaines, la plupart très récents. Toujours le même scénario : des jeunes qui dissimulent leur visage sous une capuche s'en prennent courageusement à des femmes seules, à des personnes âgées et même à des enfants pour voler à l'arraché ou pour racketter. Certains font de grands



Davide Del Giudice

Boulevard Barbès, le 8 mai, l'évacuation du policier poignardé au ventre.

détours pour éviter les coins réputés les plus chauds, comme les abords du square et la rue Léon. Les enfants d'immigrés ne sont pas les moins menacés, au contraire même.

Depuis plus d'un an, le climat se dégrade. Des gens se font insulter, voire agresser, sans raison sinon, peut-être, un regard... D'autre part, il arrive que l'attitude de la police pendant ses interventions soit telle que certains hésitent à l'appeler en cas d'incidents. En conséquence, des délinquants croient à leur impunité.

Un policier gravement blessé

Par ailleurs, incident grave dans la nuit du 8 au 9 mai : près du métro Barbès, un policier qui poursuivait un voleur à l'arraché est poignardé par celui-ci... et les témoins (parmi eux, des vendeurs de cigarettes à la sau-

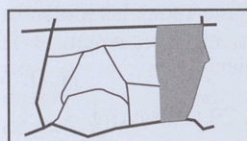
vette) protègent la fuite de l'agresseur alors que le policier est gravement blessé.

Alors, impasse ? Pour tenter de faire bouger les choses, Louise et Patrick Marty ont lancé une pétition demandant aux pouvoirs publics «d'avoir de l'imagination, le courage aussi, de garantir la sécurité de tous et de rétablir la paix dans nos rues», ajoutant qu'il «ne faut pas gâcher cette exceptionnelle aventure humaine que représente l'histoire de ce quartier : le vivre ensemble qui n'est pas ici une simple vue de l'esprit, mais une réalité de tous les jours».

En dix jours, ils avaient déjà reçu près de trois cents signatures.

Marie-Odile Fargier

□ Contact pour la pétition : nonalaviolencegouttedor@gmail.com



La Chapelle

Fermeture d'une classe pour handicapés moteurs à l'école de la rue de la Guadeloupe

Une des quatre classes spécialisées pour handicapés moteurs (selon le terme administratif : des CLIS) de l'école de la rue de la Guadeloupe va être fermée à la rentrée prochaine et transférée dans une école du 10e arrondissement.

Les parents d'élèves s'en sont émus et ont adressé une lettre-pétition au maire de Paris, au maire du 18e et à l'inspecteur d'académie : «L'école Guadeloupe est particulière. Elle a une histoire puisqu'elle a été la première école parisienne à accueillir des enfants handicapés et à leur procurer un enseignement adapté. Cette

école est réputée être ouverte, accueillante, efficace. Les élèves y réussissent, handicapés ou non. Alors, n'y touchons pas !».

À la mairie du 18e, on souligne qu'il s'agit d'une décision du rectorat, destinée, selon lui, à décharger cette école et rééquilibrer l'accueil des enfants handicapés moteurs dans Paris.

On rappelle que ces classes sont gérées directement par le rectorat qui y inscrit les enfants, et non par les mairies d'arrondissement. Ces classes ne sont pas "sectorisées", elles accueillent des enfants de tout Paris, pour lesquels un service

d'accompagnement en voiture, dit de "taxi", peut être organisé de leur domicile à l'école.

Actuellement les quatre Clis de l'école Guadeloupe comptent 36 élèves au total, soit des effectifs par classe légèrement moindres que le maximum autorisé. (douze maximum par classe spécialisée). À la rentrée prochaine, tous ceux qui y sont déjà scolarisés et qui n'ont pas terminé leur scolarité élémentaire y resteront.

Toutefois, avec une CLIS de moins, l'école ne devrait pas accueillir de nouveaux élèves handicapés en cette année 2011-2012. ■

Les élus du 18e demandent le dédoublement de la ligne de bus 65

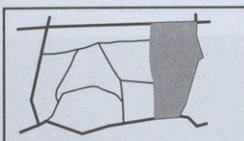
Les élus de l'arrondissement demandent à la RATP de prendre des mesures d'urgence pour améliorer la circulation de la ligne de bus 65, perturbée par les travaux actuels. Ils lui rappellent son engagement de la dédoubler en créant une nouvelle ligne.

Venant de République puis passant par la Gare de l'Est, le 65 emprunte les rues Marx-Dormoy et de la Chapelle, puis le boulevard Ney jusqu'à la Porte d'Aubervilliers, et termine son trajet à la mairie d'Aubervilliers. Il dessert notamment la cité Charles-Hermite.

Or, les travaux du tramway et de la prolongation de la ligne 12 du métro entraînent, entre

autres nuisances, de grandes difficultés de circulation sur le boulevard Ney. Les résidents de la cité Charles-Hermite s'en plaignent vivement (voir notre dernier numéro).

De plus, l'ouverture à Aubervilliers, il y a quelques semaines, d'un nouveau centre commercial amène un afflux de voyageurs. La RATP a ajouté un bus articulé sur la ligne mais cela ne suffit pas. Aussi, dans un vœu au président de la RATP, nos élus lui ont demandé des mesures d'urgence et rappelé son engagements de soulager la ligne 65 en créant une nouvelle ligne, la 35, qui irait directement de la gare de l'Est à la mairie d'Aubervilliers. ■



L'îlot Caillié change de visage

Ce quartier isolé, tout au bout de 18e, de l'autre côté des voies ferrées, fait l'objet d'une rénovation profonde. On vient d'inaugurer plusieurs immeubles neufs.

On a inauguré, le 12 mai, plusieurs bâtiments neufs d'Aubervilliers et rue René-Caillié. C'est une étape importante dans l'opération de rénovation de ce qu'on appelle l'îlot Caillié. Ce n'est pas terminé, il reste encore des travaux à faire. Mais d'ores et déjà, ce secteur prend une allure nouvelle – plus riante que naguère.

À l'extrême pointe sud-est de notre arrondissement, l'îlot Caillié (ainsi appelé du nom de la rue René-Caillié qui le traverse) est un ensemble d'immeubles d'habitation qui administrativement font partie du 18e, mais qui en sont séparés dans la réalité par les voies ferrées. En effet, si la frontière administrative qui sépare le 18e du 19e est la rue d'Aubervilliers, il existe une autre frontière de fait, fortement ancrée dans les esprits et les comportements : les voies du réseau de la gare de l'Est.

Naguère, un quartier oublié

L'isolement géographique et administratif de ce quartier lui donnait toutes les chances d'être un "quartier oublié", et c'est en effet ce qui s'est produit pendant longtemps. L'état de vétusté et d'insalubrité des bâtiments s'était aggravé au fil des décennies, spécialement entre la rue René-Caillié et la rue d'Aubervilliers. À la fin des années 1990, les bâtiments de la rue René-Caillié étaient si dégradés que cette rue étroite offrait un aspect inquiétant. L'enseigne d'un ancien club de jazz, fermé, donnait le ton : "Le Blues du Nord".

Rue d'Aubervilliers s'était installé un marché de la drogue à ciel ouvert. Les dealers avaient pris le pouvoir dans l'immeuble du 13, malgré l'opposition des habitants. Tout cela, aujourd'hui, est loin.

En 2002, la municipalité Delanoë, élue depuis un an, prit la décision de rénover l'îlot Caillié. La SIEMP, une des sociétés immobilières de la Ville de Paris, en fut chargée. Cela a pris beaucoup de temps. Il a fallu faire l'évaluation du bâti, mettre au point le projet, mener les procédures d'expropriation, qui sont très longues ; il a fallu reloger tous les habitants des immeubles qui devaient être démolis ou rénovés de fond en comble – en tout 137 foyers.

Aujourd'hui, la rénovation

La première réalisation (c'était un symbole) fut la halte-garderie pour les tout-petits, de trente places, rue Caillié, ouverte en 2007.

Actuellement, on compte six constructions neuves, et deux bâtiments ayant fait l'objet d'une réhabilitation "lourde". La Ville a en outre accompagné financièrement et techniquement les copropriétaires de deux immeubles à rénover.

Il reste à traiter de façon profonde les immeubles entre le 1 et le 11 rue d'Aubervilliers, et à aider les propriétaires d'un certain nombre d'autres rue René-Caillié.

«Un sacré changement»

Les immeubles neufs abritent des logements sociaux, mêlant PLAI (pour foyers à revenus modestes) et PLS (pour revenus "intermédiaires"). Architecturalement, ce sont de beaux bâtiments.

La SIEMP met aussi en avant ses préoccupations écologiques : «Fini, les "passoires thermiques" qu'étaient les immeubles anciens, déclare un de ses responsables. Tout a été prévu pour limiter les



La façade sur cour de l'immeuble tout neuf du 18 rue René-Caillié. La cour est partagée avec le nouvel immeuble du 13 rue d'Aubervilliers.

dépenses énergétiques, les habitants verront leur facture de chauffage baisser.»

«Vrai, ça représente un sacré changement», nous dit le plus ancien habitant du quartier, M. Fradin, 77 ans, qui est né ici. Il habite 17 rue René-Caillié et rappelle que, jusqu'en 1922, il existait une ferme, avec des vaches, dans la cour de son immeuble. L'ancien bâtiment de ferme existe toujours. ■

Un nouveau rythme scolaire au collège Aimé-Césaire

Ouvert cette année, le collège neuf de la rue Pajol expérimente les après-midis sportives et culturelles.

Le tout nouveau collège Aimé-Césaire, rue Pajol (ouvert en septembre 2010) a démarré sur les chapeaux de roues en participant à l'expérience sur l'organisation du temps scolaire lancée par le ministère de l'Éducation nationale : cours le matin, sports et sorties culturelles l'après-midi. À Paris, deux autres collèges seulement participent à cette expérience.

Avec cette différence pour le collège Pajol qu'il ne compte que ... 95 élèves ! Plutôt que de perturber des élèves déjà scolarisés dans d'autres collèges en les transférant d'autorité dans un nouvel établissement, le choix a été fait de commencer avec les classes de sixième la première année et d'ouvrir chaque année la classe suivante. Au bout du compte, le collège compte aussi une classe de cinquième avec des enfants qui auraient dû entrer à Aimé-Césaire à la rentrée 2009 mais avaient

finallement fait leur sixième dans d'autres collèges en raison de retard dans les travaux. S'y ajoutent une classe dite Segpa pour les élèves en difficulté, et une ULIS (unité localisée d'inclusion scolaire) accueillant des enfants handicapés.

Des activités variées

Disponible et ouvert, le principal, Bertrand Le Bouteillec, qui essuie les plâtres avec son équipe (sept postes répartis sur une dizaine d'enseignants), présente l'expérimentation menée dans ce lieu. Tous les élèves de sixième (deux classes) participent à cette alternance de cours le matin, activités l'après-midi, qui continuera l'an prochain.

Après deux trimestres de pratique, les matinées de quatre heures, voire quatre heures 45, semblent trop longues. Elles seront réduites l'an prochain car la faim creuse dès midi. Un accueil de

8 à 8 h 30 est prévu pour septembre, avec de quoi caler certains estomacs vides et du tai-chi pour dérouiller les muscles en éveillant l'esprit.

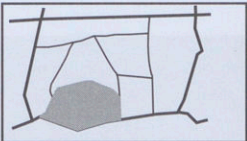
Contrairement aux jeunes Allemands, les élèves français ne sont pas livrés à eux-mêmes l'après midi car leurs activités après les cours resteront dans le cadre scolaire. Outre les sorties scientifiques, culturelles ou sportives, des échanges avec Helsinki et Stockholm sont prévus, incitant les élèves à muscler leur anglais autant que leurs quadriceps : c'est bien sûr en anglais qu'ils communiqueront avec leurs homologues finlandais et suédois et ceux-ci sont réputés avoir un bon niveau dans cette langue.

Toutes ces activités porteront sur le développement durable et les économies d'énergie, et donc sur les sciences et techniques ; le thème de "la ville" est au centre de ce projet.

D'ores et déjà, dans ces lieux spacieux et clairs, les élèves sont calmes et studieux dans l'ensemble. Ils apprécient la chance d'être dans du neuf. Ce bâtiment, ancien centre de tri des Messageries parisiennes, a été entièrement rénové pour les accueillir. La coquille a été vidée, l'intérieur repensé. Les salles de classe, spacieuses et claires, sont équipées de tableaux numériques interactifs. Des détecteurs de lumière adaptent automatiquement l'intensité des lumières artificielles. Les élèves n'ont pas à déménager d'une salle à l'autre en fonction des cours : ce sont les enseignants qui se déplacent.

Pour la mémoire du poète et militant politique antillais dont le collège porte le nom, le 1 % artistique devrait être attribué à des résidences d'artistes, dont deux évoqueront sa personnalité et son œuvre.

Robert Sebbag



Montmartre

Le sauvetage du Musée de Montmartre

Il va être entièrement rénové par une entreprise qui prend tout à sa charge et qui va aussi le gérer.

Le Musée de Montmartre est sauvé. Non seulement il ne risque plus la faillite, la fermeture, la dispersion de ses collections... mais il va être entièrement rénové. Une société, la Sofra, dirigée par Kléber Rossillon, va prendre en charge la réhabilitation des lieux et sa gestion.

Créé en 1960, installé rue Cortot, géré jusqu'à présent par *La Société d'histoire et d'archéologie du Vieux Montmartre*, association très ancienne datant de 1886, le musée compte une importante collection de peintures, gravures, photos, affiches, objets... racontant l'histoire de Montmartre, essentiellement des années 1860 à 1914.

Si les collections appartiennent à la Société, les bâtiments ont été achetés en 1922 puis en 1930 par la Ville de Paris. Ce sont deux corps de logis datant de 1680 : au 12-14, l'ancienne maison de campagne d'un comédien de l'époque de Molière, Rosimond, et au 8-10 un bâtiment plus récent, construit entre 1781 et 1802, l'hôtel Demarne. Un grand jardin descend vers la rue des Saules et la vigne de Montmartre.

Depuis plusieurs années, toutefois, le musée connaissait de graves problèmes : déficit grandissant (150 000 euros par an) et gestion déficiente.

Dès 2007, la Ville avait réclamé une remise en ordre. En 2009, elle avait même gelé, pendant plusieurs mois, sa subvention de 124 000 euros dans l'attente d'un plan de redressement.

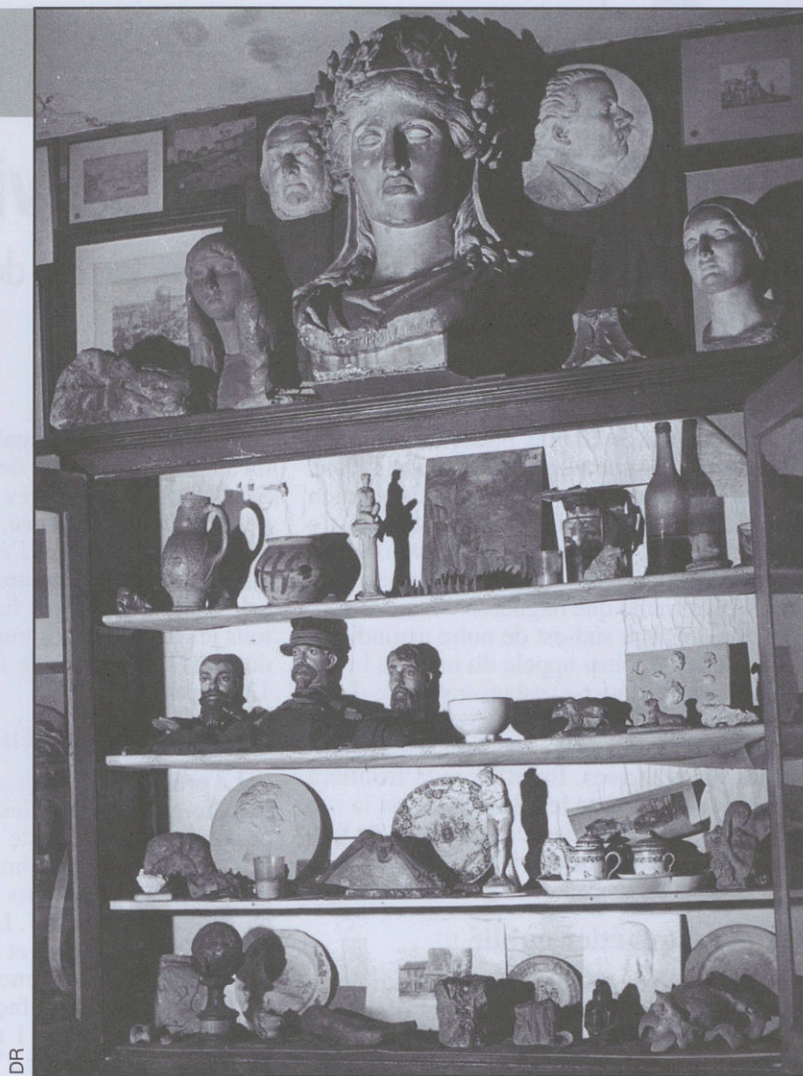
C'est alors que des bruits ont couru, annonçant la mort programmée du musée, suscitant une vive émotion dans le quartier et au-delà. Un comité de soutien s'est créé, une pétition a recueilli près de 16 000 signatures dont nombre de personnalités du monde culturel et artistique. (voir notre numéro de mai 2010).

Un bail de 53 ans

Toutefois, la Ville, qui possède les locaux, et la *Société du Vieux Montmartre* qui détient les collections accumulées depuis des décennies, étaient "condamnées" à s'entendre et trouver une solution. Cela a été fait.

Avec l'accord de la Société, la Ville a lancé en juillet 2010 un appel à candidatures pour trouver une entreprise qui reprenne la gestion du musée et qui puisse, aussi et surtout, assurer le coût de sa rénovation (les bâtiments "Rosimond" nécessitent une réfection relativement modérée, mais l'hôtel Demarne est totalement délabré et actuellement inutilisable).

Quatre dossiers ont été déposés,

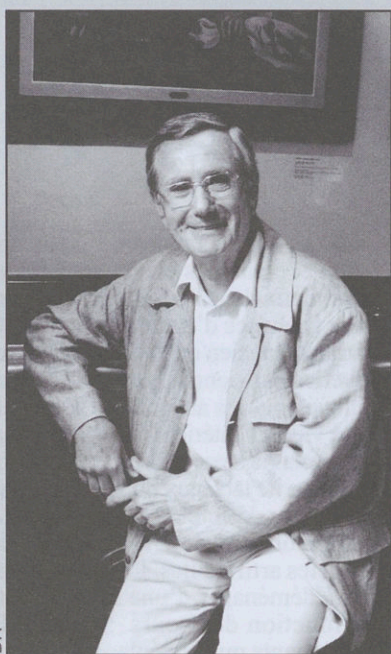


En vitrine, des objets tirés des réserves, témoignages de culture populaire, lors des portes ouvertes pour la "Nuit de la curiosité", le 14 mai.

trois retenus dans un premier temps et finalement celui de la Sofra a été classé nettement en tête. La Ville a jugé favorablement son projet de réhabilitation comme ses propositions de gestion et sa programmation financière : «Une intervention fine et mesurée, respectant la typologie et l'esprit

du lieu, et un projet culturel cohérent, un montage financier équilibré enfin», annonçait-elle.

La signature avec la Sofra d'un bail emphytéotique (longue durée) de 53 ans, a été approuvée en mai par notre conseil d'arrondissement, puis par le Conseil de Paris. La Sofra va



DF

Daniel Rolland, président du Vieux Montmartre : «Une sortie de crise par le haut»

martre : «Une sortie de crise par le haut», a-t-il déclaré au 18e du mois.

Il se félicite d'abord du succès du plan de redressement engagé depuis un an. «Nous avons montré notre capacité d'être acteurs de ce plan. Nous avons retrouvé notre crédibilité et cela est fondamental. Et maintenant, nous continuerons à jouer un rôle prédominant, bien plus important que celui d'une simple société "d'amis" du musée puisque nous continuerons à administrer notre centre culturel, à accueillir les chercheurs et à gérer la documentation.»

Plus et mieux s'investir

Daniel Rolland espère beaucoup de la collaboration avec la Sofra et avec Kléber Rossillon lui-même. Il apprécie également le «changement de ton» de la municipalité. «Elle nous a intégrés à la réflexion et nous

a aidés à tenir le choc en attendant la reprise, notamment en ne nous demandant pas les loyers impayés depuis plusieurs années. Maintenant, nous allons vraiment engager un partenariat à trois dans un climat constructif», a-t-il ajouté. Il souligne toutefois l'importance du cri d'alarme lancé l'an dernier par les amis du musée, des 16 000 signatures de la pétition, des portes ouvertes de cet hiver où plus de 1 600 personnes sont venues témoigner leur soutien.

Rassuré par la reprise des cinq salariés du musée, il entend, maintenant que la Société n'est plus constituée que de bénévoles (dix-huit administrateurs et quelque quatre cents adhérents), leur lancer un appel pour s'investir plus et mieux.

Daniel Rolland ne pense pas que le musée puisse attirer jusqu'à 200 000 visiteurs, comme l'espère

Kléber Rossillon, mais il pense qu'on peut doubler le chiffre de 50 000 visiteurs actuels : «Si on peut ouvrir le lundi, et tous les jours avant 11 h et après 18 h, mettre en valeur le jardin, utiliser l'hôtel Demarne pour les expositions temporaires, on y arrivera».

Interrogé sur la vocation du musée à développer une démarche plus politique et sociale et intégrer notamment l'histoire de la Commune, il déclare que «la période de prédilection étant 1860-1914, cela englobe la Commune. Nous ne voulons ni ne pouvons concurrencer le musée de Saint-Denis qui y est consacré mais dans la mesure de ce que nous possédons, bien sûr.» Il évoque enfin la possibilité de "dépasser" 1914 et de s'ouvrir au monde moderne : la chanson contemporaine et le cinéma à Montmartre par exemple. ■

investir 12,6 millions pour les travaux à engager, dont 6 millions immédiatement. De plus, elle s'engage à verser à la Ville une redevance annuelle d'au moins 10 000 euros garantis pour les trois premières années d'exploitation puis de 60 000 euros, montant auquel devrait s'ajouter un pourcentage sur le chiffre d'affaires réalisé par le musée, soit une estimation de 122 000 euros par an.

Elle espère doubler, voire tripler ou plus le nombre de visiteurs (50 000 par

La société Kléber Rossillon



Kléber Rossillon

La société Kléber Rossillon, du nom de son dirigeant, un héritier de la famille Schlumberger, a été créée en 1995. Elle est spécialisée dans l'ouverture ou le renouvellement de sites culturels ou touristiques ainsi que de leur gestion et mise en valeur. Ses activités sont également liées à la muséographie ou à la reconstitution historique.

Elle a déjà réhabilité et/ou conçu des circuits culturels aux châteaux de Castelnaud, Comargues et Langeais et dans les jardins de Marqueyse.

an actuellement), notamment en doublant la surface d'exposition (de 345 à 681 m²) et en aménageant le jardin avec une guinguette de vingt tables fonctionnant de mai à septembre. Elle devrait également élargir les plages d'ouverture et assurer la promotion des lieux.

Travaux jusqu'en 2014

Les travaux devraient durer jusqu'en 2014, concernant essentiellement l'hôtel Demarne dont la réhabilitation durera un an au moins. Quant au musée lui-même, il devrait ne fermer que pendant trois mois, choisis évidemment pendant l'hiver.

Réunie le 30 avril dernier, la Société du Vieux Montmartre a approuvé à l'unanimité le projet de la Sofra qui non seulement reprend les cinq salariés actuels mais lui versera 15 000 euros par an pour la location de ses collections.

Marie-Pierre Larrivé

Un kiosque à journaux aux Abbesses, bientôt... peut-être

Un nouveau kiosque à journaux pourrait être implanté bientôt dans le quartier des Abbesses, remplaçant le vide laissé par la fermeture de *Mimogéa*, la grande librairie de la place des Abbesses, vendue à un magasin de thés.

Une réunion est programmée le 22 juin avec nos élus et la DDEES (Direction du développement économique, de l'emploi et de l'enseignement supérieur) qui gère à Paris les occupations du domaine public, donc les implantations de kiosques. Elle doit étudier si cela est techniquement possible et financièrement viable, elle devrait également statuer sur un emplacement.

Au virage Lepic ?

Afaf Gabelotaud, adjointe au Commerce, et Bruno Sarre, président du conseil de quartier Montmartre, aimeraient que ce kiosque

soit implanté au plus près de la place, et même sur la place. Mais cela semble difficile à cause du manège qui occupe les lieux.

L'idée de le poser place Suzanne-Valadon, devant le funiculaire, a été abandonnée car la zone est classée "Vigipirate" et on ne peut y installer que des structures non fixes, rapidement démontables. Reste la placette du virage Lepic. Cela semble rencontrer la faveur des élus du 18e. «De plus, cela aurait l'avantage de supprimer de fait le parking sauvage de motos qui encombre la placette», souligne Bruno Sarre.

Le manège sera maintenu

Pour revenir au manège de la place des Abbesses, certains riverains, notamment l'ADDM (association de défense de Montmartre), le trouvent très laid et voudraient le voir déplacé, voire enlevé, considé-

rant qu'il encombre et défigure la place. Afaf Gabelotaud explique que ce n'est pas un équipement public et que la mairie ne peut (ni ne veut) obliger son propriétaire à l'enlever, d'autant plus qu'il a une autorisation en règle et paye une redevance.

Sans se prononcer sur l'aspect du manège, elle déclare que si son propriétaire veut le remplacer par un manège ancien (chevaux de bois), c'est son droit et son privilège, mais ces manèges coûtent un prix exorbitant, dit-elle. Quant à la déplacer, c'est impossible, sinon de 60 centimètres, pas plus, vu la configuration de la place, ajoute-elle.

Elle fait enfin remarquer qu'en dehors de l'intérêt pour les enfants d'un manège, M. Hartouche, le propriétaire, est «bien impliqué dans la vie locale, joue un rôle social de médiateur et même de pacificateur vis à vis des jeunes du quartier». ■

Quand les élèves de la rue Lepic pratiquent la fraternité avec les petits malades

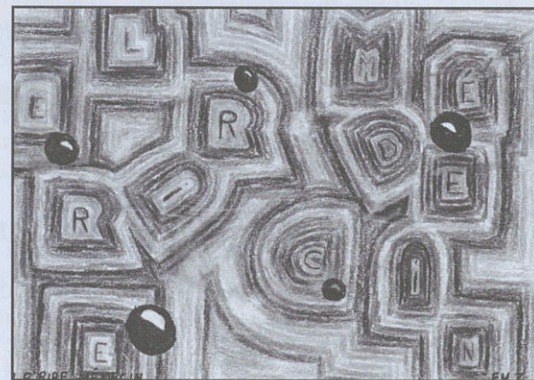
Alice, Adèle, Armance, Tiffany, Jules, Ernesto... les vingt-huit élèves du CM2 de l'école du 62 rue Lepic sont des artistes. Ce sont aussi des enfants soucieux de solidarité avec d'autres moins heureux qu'eux, les enfants hospitalisés.

Ainsi, sur proposition de leur professeur, Pierre-Michel Tollet, ils ont réalisé des cartes postales qui seront vendues au profit du *Rire Médecin*, une association de clowns qui viennent à l'hôpital, deux fois par semaine, visiter les enfants gravement ou longuement malades et les faire rire.

Les élèves de CM2 gèrent l'opération, mais toute l'école a été mise à contribution et ce sont une cinquantaine de dessins qui ont été récoltés, tous sur le thème imposé de la maladie et de la fraternité avec les petits malades.

Les originaux ont été exposés, le week-end du 28 et 29 mai en vitrine de la *Little big Galerie*, en face, au 45 rue Lepic. Les cartes postales, tirées à mille exemplaires (1 € la carte) sont en vente. Parents et amis en ont acheté et on peut encore en commander, jusqu'au 19 juin, en s'adressant à l'école. Le produit des ventes va intégralement au *Rire Médecin* qui doit utiliser les dessins des élèves pour ses opérations de communication.

Il y a déjà plusieurs années que Pierre-Michel Tollet fait ainsi travailler sa classe au profit d'une association. Jusqu'à l'an dernier, c'était pour la



Une œuvre réalisée par Ernesto

Fédération des maladies orphelines. Et l'an prochain, on recommencera. Ce seront d'autres enfants, d'autres dessins mais toujours la même générosité à l'œuvre. ■

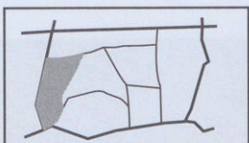
Pain, amour et Élysée, Pascal Barillon remporte le prix de la meilleure baguette de Paris

Pascal Barillon, de la boulangerie *Au levain d'antan*, 6 rue des Abbesses, président depuis des années de l'Amicale des boulangers du 18e, vient de remporter le prix 2011 de la meilleure baguette de Paris, décerné par la chambre professionnelle des artisans boulangers-pâtisseries.

Dorée, croustillante, légère et bien

alvéolée, fleurant bon le froment, la baguette de Pascal Barillon répondait à ces critères et le jury (quinze personnes : professionnels, journalistes, consommateurs) lui a décerné le premier prix. Il reçoit 4 000 € et fournira pendant un an les services de l'Élysée. Un président pour fournir un autre président.

Notre arrondissement est à l'honneur et ses baguettes réputées depuis plusieurs années. Pascal Barillon succède à Djibril Bodian du *Grenier à pain* (38 rue des Abbesses), premier prix 2010, à Anis Bouabsa des *Ducs de la Chapelle* (32 rue Tristan-Tzara), premier prix 2008, et à Arnaud Delmontel, 57 rue Damrémont, premier prix 2007. ■



Migrants tunisiens : des itinéraires difficiles

Trois jeunes gens racontent leur envie de France, leurs illusions et leurs espoirs déçus.

À la cellule Urgence Migrants tunisiens de France Terre d'Asile, mise en place fin avril à l'initiative de la Ville de Paris et où les demandeurs d'asile se pressent nombreux, ils sont trois jeunes hommes qui ont migré du sud-est tunisien jusqu'en France avec la volonté farouche d'y travailler dans la légalité. Ils disent leurs illusions perdues, leurs espoirs aussi.

Âgés de 20 à 30 ans, Mohamed, Khalid et Anis, trois copains d'enfance natifs de Gabès, nourrissaient depuis

longtemps le projet de venir en France, «deuxième mère patrie».

«On croyait que la vie était plus facile à Paris, même si on n'avait pas de contacts», dit Mohamed. Et Khalid évoque son espoir enfui de pouvoir aider sa famille restée au pays. Le discours incitatif des «anciens» rentrés au bled et la télévision montrant le Paris touristique ou celui des jours de fête les avaient conforté dans leur projet de migration vers la ville-lumière.

Ils ont participé à la révolution qui

a abouti à la chute de Ben Ali, mais le processus de démocratisation s'avérant trop lointain, et sans certitudes d'une vie meilleure après des années de chômage, chacun a payé 1 000 €, aidé par la famille, pour embarquer de nuit et clandestinement, en février dernier, à bord d'un bateau pour l'Italie ; ou plutôt une barque où, disent-ils, ils étaient une cinquantaine d'hommes «bien serrés et malades», tandis que femmes et des enfants embarquaient séparément à bord de barques très précieuses aussi.

Cueillis par les gardes-côtes italiens au large de l'île de Lampedusa, et faute de place dans les structures locales d'hébergement, ils ont bivouaqué chichement, s'abritant du froid et du vent sous des morceaux de plastique.

«Paris, c'est trop dur !»

Transférés par l'Office international des migrations (OIM) jusqu'à un centre d'hébergement de Bari, Mohamed, Khalid et Anis se réjouissaient, après des semaines d'attente, de détenir le permis délivré par les autorités italiennes qui leur permet de se déplacer dans «l'espace Schengen». Ils ont pris le train pour le Paris rêvé.

Mais à l'arrivée en gare de Lyon, la police formait un comité d'accueil dont les trois garçons, épuisés, se seraient bien passés. Une nuit de garde à vue

et ils ont été lâchés, livrés à eux-mêmes. Khaled, dans un sourire un peu las, évoque les nuits passées dans les parcs de Belleville et de La Villette, la faim, le froid, l'absence d'hygiène. Mais le trio souligne qu'il y a des Français qui les ont hébergés provisoirement, et leur ont donné à manger.

«L'État français est trop dur avec nous, alors que la Tunisie accueille les Libyens fuyant par milliers leur pays en guerre», dit Mohamed, tandis que Anis martèle «Paris c'est trop dur !», surtout quand on parle mal le français.

À la mère, à la famille restées en Tunisie, «on ne dit pas la vérité, on dit que tout va bien, qu'on a du boulot alors que...», confient les trois amis.

Lassé de ne pas aboutir, Mohamed songe sérieusement à rentrer en Tunisie, la honte au front, en espérant une aide au retour de l'État français. Khalid, lui, projette de rester coûte que coûte, avec l'aide de la cellule d'urgence de France Terre d'Asile, car il ne maîtrise pas le français. Quant à Anis, il répète en baissant la tête : «C'est trop dur, la réalité à Paris». Mais il restera.

Jacqueline Gamblin

□ France Terre d'Asile, 4 rue Doudeauville. 01 53 26 23 80. «La Maison du jeune réfugié», pour mineurs étrangers isolés, se trouve 18 villa St-Michel. (01 53 04 39 99.)

France Terre d'Asile «face à une impasse» avec le gouvernement

Alors que le gouvernement n'apporte aucune aide aux migrants tunisiens en situation de précarité, Pierre Henry, président de France Terre d'Asile, qui a mis en place une cellule d'urgence «migrants tunisiens» avec le soutien de la Mairie de Paris, nous affirme que «si le gouvernement maintient sa position, nous sommes face à une impasse».

Plaidant pour «un accueil temporaire digne» qui ne laisse pas les gens à la rue, livrés à eux-mêmes, il demande un dispositif d'aide au retour véritable et non «un dispositif qui incite les gens à rester en situation irrégulière», dit-il, évoquant l'accord qui

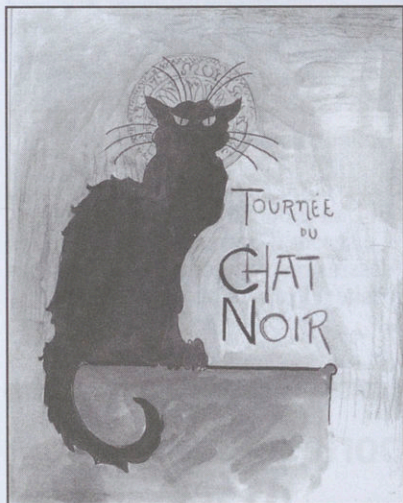
prévoit une aide de 2 000 euros après trois mois de séjour (200 seulement pour moins longtemps).

«Plus la Tunisie sera dans l'impasse économique, plus les Tunisiens soumis au chômage tenteront en nombre de la fuir», explique-t-il.

Concernant la situation des Tunisiens actuellement à la rue en France, il estime qu'il s'agit d'une maltraitance de la part de l'État. «Je ne peux pas leur dire autre chose que : la situation est difficile. Je ne vais pas leur dire que demain sera plus beau. Demain risque d'être tout aussi difficile. On essaie de leur apporter information, aide dans leur parcours». ■

La rue Cavallotti se pare de décors Belle Époque

Les rideaux de fer des commerces vont s'afficher et retrouver une nouvelle jeunesse.



Le célèbre chat de Steinlen, un des modèles choisis par Axelle Deboyne.

Dotée, depuis 1994, d'œuvres peintes sur stores métalliques, qui avaient soulevé l'enthousiasme des résidents et au-delà, la rue Cavallotti s'était mise en sommeil sous le poids des graffitis qui ont défiguré ces peintures. Elle va reprendre vie

dans un décor Belle Époque. Le projet est initié par la décoratrice Axelle Deboyne - déjà présente à l'origine avec *Les Gazelles*, qui avaient réalisé les œuvres d'origine.

Elle est appuyée par Les Artisans du Film, jeune société de production ayant pignon sur la rue, qui filmera l'opération, et par l'association de quartier *Déclat 17/18*. La Mairie de Paris offre un financement (20 000 €). Axelle, installée dans l'appartement familial, rue Camille Tahan, «depuis six générations», avait le projet en gestation depuis plus de dix ans.

Vernis anti tags, cette fois-ci

Les affiches Belle Époque du Chat noir, du Moulin de la Galette, de l'Académie de billard, du Gaumont-Palace et autres seront peintes à l'identique dans l'atelier d'Axelle, par elle et par Sophie, une ex-Gazelle, à l'aide de peintures spéciales, sur des papiers très absorbants et résistants, avant d'être collées à l'aide de produits adaptés sur l'ondulé de la vingtaine de stores des commerçants de la rue Cavallotti qui adhèrent au projet.

L'opération est toutefois délicate, précise la décoratrice, «car il faut que ce soit bien posé sur l'ondulé des rideaux métalliques, avant vernissage à l'eau afin d'obtenir une bonne agglomération».

Deux couches de vernis anti-tags résistant comme une résine seront ensuite ajoutées, tandis que les parties prenantes au projet, les commerçants et les riverains, sont prêts à réagir au moindre tag, en collaboration avec la Ville qui en assurera l'entretien.

Un travail minutieux

Mais ceci nécessite auparavant une parfaite préparation des surfaces, «car il faut faire sauter les peintures et les tags écaillés, et peindre une sous-couche adaptée au travail», explique Axelle qui a vu ressurgir des œuvres d'origine en grattant quelques écaillés. La tâche de préparation et d'entretien dévolue aux ouvriers des services municipaux devient urgente. Outre la pose du décor créé en atelier, il y a les raccords, les finitions à exécuter par les artistes, et aussi les parties plus difficiles à revêtir en raison des frotte-

ments des rideaux métalliques. «Et ce n'est pas un coup d'éponge !» conclut la jeune femme, épuisée mais enthousiaste et impatiente de voir enfin cette œuvre peinte conférer une nouvelle respiration au quartier.

J. Ga.

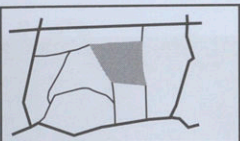
Le pain doré de La Fournée d'or

Ramzi et Sonia ont repris, en août 2009, la boulangerie *La Fournée d'or*, rue Championnet. Ils ont totalement remis à neuf le magasin : peinture, décoration, mise en valeur des moulures au plafond. Chaque jour, sauf dimanche, ils proposent une variété de pains, viennoiseries, pâtisseries, sandwichs, appétissants. Et la baguette ne coûte que 85 centimes.

Tout y est très bon et l'accueil est des plus aimables. Une maison qui vaut le détour.

Michel Germain

□ 219 rue Championnet. 01 46 27 84 16.



LÉA, l'avenir en question du Lieu d'écoute et d'accueil

Le LÉA (Lieu d'écoute et d'accueil) s'occupe depuis dix années des jeunes de 10 à 15 ans, lieu de socialisation, d'échanges et de suivi éducatif, espace également de jeux et d'ateliers culturels. Le LÉA s'adresse aussi aux parents du quartier et les aide à résoudre leurs problèmes.

Mais le LÉA va fermer fin juin. L'avenir de sa mission est en question, ainsi que l'avenir de ses trois salariés : un animateur-conseil, une éducatrice spécialisée et un psychologue, ce dernier y travaillant à mi-temps.

Le LÉA était géré par l'association Olga Spitzer, une grosse structure (plus de neuf cents salariés) s'occupant de prévention, qui recevait de la Ville de Paris une substantielle subvention destinée à LÉA. Or, elle n'en affectait qu'une partie et reversait le reste sur d'autres activités. La Ville a

donc rompu la convention avec cette association, et décidé de verser la subvention à une autre, Culture sur cours.

Créée il y a trois ans par des habitants du Simplon, Culture sur cours s'occupe d'accompagnement scolaire pour les moins de 10 ans. On pouvait penser que, dans ce nouveau cadre, le LÉA continuerait comme avant. C'est le cas... dans une certaine mesure.

Les animateurs "remerciés" ?

Le local, 147 rue de Clignancourt, reste disponible et son bail devrait être transféré à Culture sur cours, dont le président, Patrick Virot, par ailleurs éducateur de rue, a élaboré un pré-projet d'utilisation reprenant textuellement les missions du LÉA. Mais il reste la question des trois salariés.

Ceux-ci, notamment les deux salariés à plein temps, souhaitent être

maintenus dans leur travail sur place. Une pétition en ce sens a d'ailleurs été lancée, soutenue par la majorité des membres du conseil de quartier.

« Nous sommes dans le flou, nous dit l'animateur-conseil, Abdelmajid Djebali. Du côté des autorités de la Ville et du 18e, on nous dit de nous "débrouiller" avec Olga Spitzer. Même son de cloche à Culture sur cours, dont les responsables, avec lesquels nous avions auparavant d'excellents rapports, font maintenant comme s'ils ne nous connaissaient plus. L'association Olga Spitzer nous a déclaré verbalement qu'elle chercherait à nous recaser, sans plus de précision. Nous sommes méfiants. »

Qu'est-ce que cela signifie ? Culture sur cours ne dispose que d'un seul salarié qui s'occupe des moins de 10 ans. Elle a besoin de personnel

pour remplir la mission qu'assurait le LÉA. La logique serait de reprendre ceux qui ont fait leurs preuves. D'ailleurs, il existe dans le Code du travail une disposition donnant la priorité au personnel existant en cas de reprise. Pourquoi ne pas s'y conformer ? L'inspection du travail a indiqué aux salariés du LÉA que cela s'applique à leur cas.

Pourquoi ce silence ?

Où alors ? Y a-t-il volonté de les laisser sur le carreau ? La Ville et Culture sur cours ont-ils une autre équipe prête à prendre le relais ? Le silence signifie-t-il qu'on "remercie" ceux qui se sont donnés corps et âme parce qu'on a d'autres à placer mais qu'on ne veut pas leur dire en face ? Ce silence peut alimenter des soupçons.

M.-P. L.

Le square Boinod va s'appeler officiellement Henri Sauvage



Daniel Maunoury

Un coin particulièrement ombragé du square.

Le nom d'Henri Sauvage, l'architecte de la piscine des Amiraux, va être donné officiellement au square Boinod, une délibération en ce sens ayant été approuvée au conseil d'arrondissement de mai.

Ouvert en 2000, sur 3 000 m², remplaçant des baraquements démolis en 1998, bordé par les rues Boinod, Poissonniers et Amiraux, le square n'avait pas de nom officiel jusqu'à présent. Toutefois, dès son ouverture, les riverains avaient souhaité qu'il porte le nom d'Henri Sauvage. Un vœu du conseil de quartier, repris par le conseil d'arrondissement l'avait même demandé...

Voilà, c'est enfin décidé, onze ans plus tard. Le jardin que tout le monde appelait déjà Henri-Sauvage en porte le nom à bon droit.

Henri Sauvage (1873-1932) était un architecte réputé, ayant construit

hôtels, magasins, cinémas, ateliers d'artistes, immeubles d'habitation... Dirigeant depuis 1903 de la Société anonyme de logements hygiéniques à bon marché, il a édifié de nombreux immeubles selon ces principes : « de l'air, de la lumière et de la qualité pour le peuple ».

Dans notre arrondissement, on admire encore ceux du 17 rue Darnéfont et du 7 rue de Trétagne (1903), du 1 rue Ferdinand-Flocon (1912) et surtout le spectaculaire immeuble en gradins recouvert de céramiques du 13 rue des Amiraux (1922 à 1927) dont la cour centrale fut transformée en piscine. L'immeuble a été classé en 1991.

Henri Sauvage a également construit, en 1927, boulevard Edgar Quinet, un immeuble de style néo-égyptien qui allait devenir, huit ans plus tard (et bien malgré lui), Le Sphinx, un des bordels les plus chics de Paris. ■

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

☐ Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €

☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

☐ Je souscris un abonnement de soutien : 80 €

(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

☐ Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 €

☐ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

(24 € abonnement + 18 € cotisation)

☐ Abonnement à l'étranger : 27 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

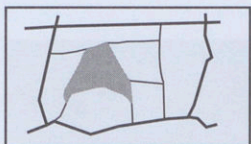
Adresse :

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.





Clignancourt

Le Point Bar, convivialité et musique

Point Bar, un point c'est tout. Saïd Ouarab et son ami Djamel, «*le second pilier de ce bar*», ont repris, fin 2008, un bistrot quelque peu vieillot, rue Championnet, à l'angle de la rue du Ruisseau. Six mois de travaux, décapage des couches de plâtre jusqu'à retrouver les briques de terre cuite d'origine de cet immeuble datant de 1850. Décor à l'ancienne mais toilettes accessibles aux fauteuils roulants, et le Point bar (le jeu de mot est de Djamel) a ouvert.

Café d'habitues, restauration à midi (cuisine traditionnelle). Et toutes les semaines, le vendredi ou le samedi soir, parfois les deux jours, Saïd invite des musiciens à animer le lieu : jazz, blues, chanson française, rock parfois

(mais une fois par mois pas plus, attention au bruit). Il n'y a jamais eu de problème, les voisins ne se plaignent pas, ils viennent.

Le bar accueille également des expositions. Tout l'hiver, il sert de point de distribution de *La Tournée* et de ses paniers de fruits et légumes, en attendant les beaux jours et la distribution aux Jardins du Ruisseau. Il y a quelques mois, c'est ici que l'association *Robin des rues* qui aide les SDF a organisé un repas solidaire destiné à récolter un peu d'argent pour les démunis. Un groupe de jeunes artistes y a tenu sa réunion constitutive de leur association... «*Un café, c'est avant tout un lieu de rencontre*», dit Saïd Ouarab.



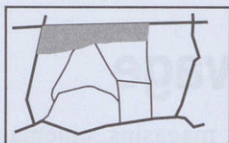
Lé groupe d'Antoine Maunoury en concert dans le bar

Le café a retrouvé sa mission d'antan : dans les années 1990, il s'appelait le *Blues-Heures* et, comme son nom l'indiquait, c'était un haut-lieu du blues, du jazz et du rock dans l'arrondissement. Y ont joué notamment

les *Voleurs de poules*, groupe dont Sanseverino a fait partie.

M.-P. L.

99 rue Championnet.
01 51 91 12 67. Tous les jours sauf dimanche, de 7 h à 2 h du matin.



Porte Montmartre

Les écoles Binet transférées dans le square pendant les travaux de rénovation

TOUJOURS PROCHE DE VOS ENVIES.

CRÉATION & EXCLUSIVITÉ D'UN SERVICE SUR-MESURE.

Ici votre rêve prend forme !

- Création et transformation de bijoux.
- Réparation horlogerie et bijouterie.
- Restauration de pendules et de montres anciennes.
- Estimation de vos bijoux et montres.
- Rachat de votre Or.
- Grandes marques d'horlogerie et bijouterie.

COMPTOIR JOFFRIN

Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS - Tél. 01 42 64 90 45
28, rue Hermel 75018 PARIS - Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr

Le square Binet transformé en jardin d'enfants ? Presque. Les deux écoles (la polyvalente, 256 élèves, et l'élémentaire, 164 élèves) du groupe scolaire René-Binet vont être installées, peut-être à la rentrée 2012, dans des bâtiments provisoires, dans le square tout proche, pendant les travaux de rénovation programmés. Cela devrait durer pendant près de deux ans.

Le groupe scolaire, actuellement, comporte aussi une maternelle, qui sera détruite après construction d'une nouvelle école.

Réaménagement de l'îlot Binet

La restructuration du groupe scolaire fait partie du vaste programme de réaménagement de "l'îlot Binet". Ce secteur, qui comprenait essentiellement des baraquements et une tour plutôt vétuste, va être complètement refait et mis en valeur avec nouveaux logements, équipements sociaux et jardin (voir nos numéros de juin et de novembre 2010).

La grande tour de la Porte-Montmartre, construite en 1963, va être détruite et ses habitants relogés. Le centre d'animation Binet, qui fonctionne dans des préfabriqués, sera reconstruit en dur, tout comme le centre de PMI et la bibliothèque. Celle-ci a déjà été installée, depuis l'automne, dans des locaux provisoires. Une nouvelle crèche a été édifiée et elle fonctionne depuis fin novembre.

Les écoles vont donc, dans ce ca-

dre, être rénovées et les enfants devront les quitter pendant les travaux. Il avait été proposé, dans un premier temps, d'installer une école provisoire dans une des cours de récréation.

Pas dans la cour de récréation

La mairie du 18e avait refusé cela. «*Cette solution n'est pas acceptable*, disait un projet de vœu rédigé par Philippe Darriulat, adjoint au maire du 18e, chargé des affaires scolaires. *S'agissant d'un groupe scolaire qui connaît déjà des difficultés sociales et scolaires importantes (91 enfants sont logés chez une tierce personne, 36 enfants en hôtel social, 40 % des familles du quartier sont monoparentales avec des revenus modestes), il n'est pas raisonnable de proposer aux enfants et à la communauté scolaire de réduire de moitié, pendant deux ans, la cour de récréation et de travailler à proximité immédiate du chantier et du périphérique.*»

Les élus du 18e demandaient que l'école puisse être installée dans le square Binet. Il y a de la place et il suffit d'abattre un seul arbre pour cela, préservant tous les autres.

Le vœu n'a même pas eu besoin d'être soumis au vote du conseil d'arrondissement : la mairie de Paris a entre temps accepté l'installation au vert des enfants dans le square Binet.

Bonne nouvelle pour eux, leurs parents et leurs enseignants qui étaient favorables à cette solution. ■

Les "moins de 19 ans" de l'ESP confirment leur place au plus haut niveau régional

Pour l'équipe des "moins de 19 ans" de l'Espérance sportive parisienne (ESP), le principal club de foot du 18e, c'était la première année au plus haut niveau régional : à la fin de la saison 2009-2010, leurs bons résultats avaient qualifié ces jeunes joueurs pour la division d'honneur (DH). À la fin de la saison 2010-2011, ils devraient confirmer que leur place est bien là.

Au soir du 22 mai, date où il leur restait deux matches de championnat à jouer, ils étaient classés au cinquième rang sur dix équipes et avaient les meilleures chances de se maintenir en DH l'an prochain. En outre, ils s'étaient qualifiés pour la finale de la Coupe de la Ligue d'Ile-de-France, qui se jouera le 19 juin. 1 300 équipes de la catégorie "moins de 19 ans" étaient engagées dans cette compétition.

Nous les avons vu jouer. Ces garçons, tous noirs ou arabes (comme c'est le cas dans beaucoup de clubs

de quartiers populaires), ne se distinguent pas par leur taille ou leur carrure, contrairement à certaines idées préconçues. Le football qu'ils pratiquent est basé sur la rapidité, l'organisation collective et l'intelligence du jeu, notamment leur façon d'occuper l'espace du terrain.

Remarquable aussi, leur comportement : pas de brutalité, respect des adversaires... Les équipes de l'ESP ont d'ailleurs remporté plusieurs fois le "challenge de la courtoisie".

Environ mille adhérents

L'ESP, qui a gagné cette saison 15 % d'adhérents en plus, compte à son effectif actuel environ mille jeunes. Chiffre considérable, qui pose des exigences financières. Il faut assurer les salaires des éducateurs et entraîneurs. Il faut payer les arbitres, c'est la règle. Il faut assurer les frais de déplacement, payer une partie des équipements en fonction des situa-



Lors de la rencontre, le 8 mai au stade des Poissonniers, entre les "moins de 19 ans" de l'ESP (en maillot blanc et rouge) et ceux d'Antony.

tions sociales des jeunes, etc.

Sans oublier, bien sûr, la priorité au travail éducatif. Le club la gère à travers ce que son président, Robert Weinberger, appelle une "politique de citoyenneté active" : les jeunes ont

la possibilité de dire leur mot, à travers des délégués, sur le fonctionnement du club, et chaque année une trentaine d'entre eux, à partir de 15 ans, aident les éducateurs à s'occuper des plus petits. ■

Oui, les instances du football français imposent des discriminations en fonction de l'origine

Laurent Blanc, et d'autres dirigeants nationaux du football, sont-ils racistes ? Les médias ont été occupés par ce débat. Mais au niveau local, dans les clubs de quartier, la FFF impose des discriminations.

Début mai, un débat a occupé les médias, à la suite de révélations sur une réunion interne de la Fédération française de football (FFF) : existe-t-il, chez certains dirigeants nationaux, du racisme ou de la xénophobie, et une volonté de discrimination en fonction de la couleur de peau ou de l'origine ? Au cours de cette réunion, il était question d'instaurer des "quotas" dans les centres de formation fédéraux qui accueillent, à partir de 12 ans, des jeunes joueurs susceptibles d'atteindre le haut niveau.

Les dirigeants de la FFF ont tenté de minimiser l'affaire en assurant que cela ne concernait que les "bi-nationaux". Mais en réalité, à peu près tous les moins de 18 ans nés en France de parents étrangers sont dans ce cas : ils ont la nationalité de leurs parents, mais ils ont aussi droit, automatiquement, à la nationalité française.

Des critères exorbitants

Nous ne nous attarderons pas ici sur le débat national. Mais au niveau local, au niveau de notre arrondissement, oui, nous avons constaté, depuis des mois, l'existence d'une volonté de discrimination venue d'en haut. Nous en avons parlé à plusieurs reprises (voir

le 18e du mois, mars, avril, juin, novembre 2010).

De quoi s'agit-il ? Pour les enfants et adolescents de nationalité étrangère et nés à l'étranger, une directive de la FFF impose aux clubs de ne leur délivrer la licence que s'ils répondent à certains critères. Les jeunes doivent apporter la preuve qu'ils vivent en France depuis au moins cinq ans avec leurs parents. La directive de la FFF exige aussi qu'ils présentent le titre de séjour de leurs parents, un certificat de logement, et une preuve du lien de filiation.

La licence est obligatoire pour pouvoir disputer des matches. Ainsi, les gamins et les jeunes vivant en France depuis moins de cinq années, ou ceux qui ne peuvent pas prouver cette ancienneté (preuve impossible à fournir dans certains cas), ou dont les parents ont été durant un certain temps sans papiers, ou qui vivent chez un oncle, seraient interdits de foot. C'est ouvertement discriminatoire.

Au début, la Ligue de football de Paris-Ile-de-France appliquait cette directive avec rigueur. Mais de nombreux clubs, au premier rang desquels le principal club du 18e, l'Espérance sportive parisienne (ESP), ont mené

une campagne de protestation, relayée par la Ligue des droits de l'homme.

Ils ont persuadé la Ligue régionale de foot d'appliquer ces règles avec souplesse. Pratiquement, en Ile-de-France, les discriminations sont maintenant très rares et, chez les dirigeants régionaux, on dit souhaiter la suppression de cette directive. Mais la FFF, elle, la maintient. C'est bien à ce niveau national qu'existe une volonté de discrimination en fonction de l'origine.

L'attrait des noms célèbres

Cela, les médias nationaux, à quelques exceptions près, n'en ont pas parlé. Car cela ne concerne que d'obscurs gamins dans des clubs de quartier, sans qu'aucune vedette ne soit mêlée à l'affaire. Il ne s'agit pas de l'équipe de France, et les noms de Laurent Blanc, ou d'autres stars, ne sont pas cités. Or, pour beaucoup de médias, un problème n'a d'existence que s'il concerne, d'une manière ou d'une autre, des gens célèbres.

Laurent Blanc serait-il raciste ? Cette interrogation a occupé le devant de l'actualité pendant des semaines. Mais, comme l'a dit Lilian Thuram, là n'est pas la question. La question, c'est : est-il admissible de pratiquer

une discrimination chez des jeunes de 12 ans ou de 15 ans en fonction de leur origine ou de leur race ?

Noël Monier

District de Paris : le tribunal dit OK aux clubs

Un conflit ancien qui opposait de nombreux clubs de foot parisiens à la Fédération et à la Ligue régionale va peut-être trouver une issue, après le jugement rendu le 24 mai par le tribunal de grande instance de Paris, qui donne raison aux clubs.

Selon les statuts de la Fédération, il doit exister un "district" de foot dans chaque département. Or il n'y a pas de district de Paris. Les clubs de la capitale sont répartis dans les départements de banlieue. Un district de Paris leur éviterait pourtant des complications diverses, notamment en matière de frais de déplacement.

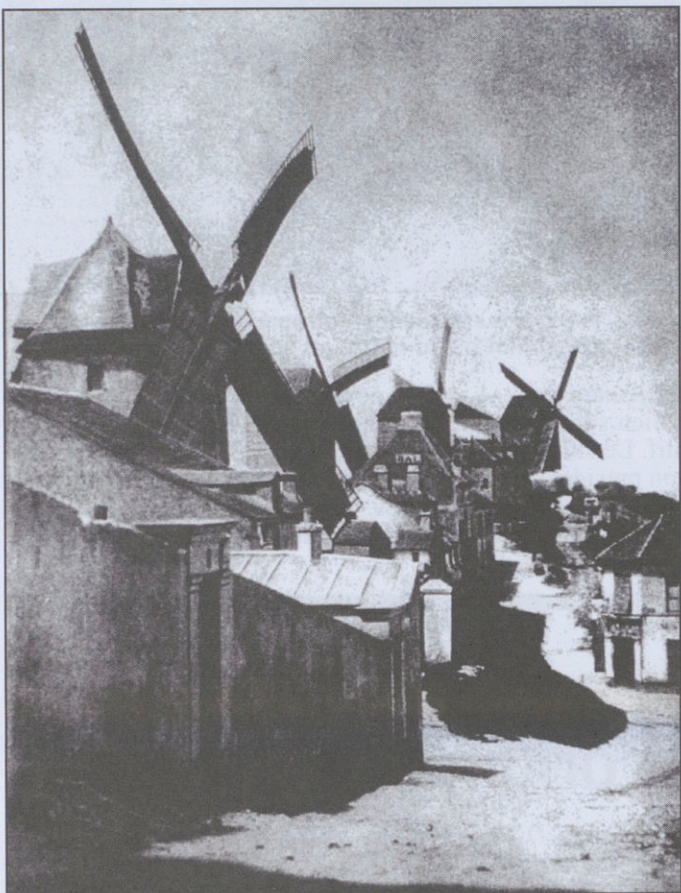
Vingt clubs parisiens parmi les plus gros, entre autres l'ESP dans le 18e, le PUC, Paris Alésia, le Maccabi, etc., avaient engagé un recours en justice à ce sujet. Le tribunal leur donne raison. La Fédération dispose d'un mois pour décider si elle fait appel. ■

18e Histoire

Il y avait des entreprises à la Goutte d'Or, avant 1840, au milieu des champs et des vignes.

Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle et le premier tiers du XIXe, la Goutte d'Or était encore un territoire essentiellement agricole, mais déjà de petites entreprises y étaient installées. À partir de 1840, le paysage changera complètement.

BHVP



Les moulins de la Goutte d'Or. Cette image date des débuts de la photographie, vers 1835.

«**A**vant 1840, la Goutte d'Or était essentiellement un territoire de vignes et de champs.» On le dit souvent, vous l'avez lu dans *le 18e du mois*, et c'est vrai. Mais dans ce territoire de champs et de vignes il existait tout de même quelques petites entreprises.

Des moulins, d'abord. La petite butte que la Goutte d'Or forme à côté de la colline de Montmartre était appelée tantôt *Butte des Couronnes*, tantôt *Butte des Cinq Moulins*.

On y trouve déjà un moulin signalé en 1567, c'est-à-dire bien avant tous ceux de Montmartre. C'était le temps des guerres de religion, et le 10 novembre de cette année-là, une grande bataille opposa, entre La Chapelle et Auber-ville, les troupes protestantes aux troupes catholiques. Un des points d'appui de ces dernières fut un moulin de pierre dont l'emplacement est parfaitement identifié : l'actuel n° 23 de la rue des Gardes.

Appelé à l'époque *Moulin noir*, il fut, après cette bataille, baptisé *Moulin Guerry*, du nom du capitaine de l'armée catholique qui y soutint l'assaut des adversaires. On sait aussi qu'au cours des combats, plusieurs moulins en bois situés plus à l'est furent incendiés.

Parmi ces derniers figurait peut-être celui qu'un certain Vincent de Feurnes, meunier, avait construit sur un terrain que lui avaient loué en 1547 (le contrat écrit a été conservé) les religieux du couvent de Saint-Lazare, les «laza-

ristes», propriétaires d'une part importante des terres de la Goutte d'Or au XVIe et au XVIIe siècle.

En 1750, au temps du roi Louis XV, outre le *Moulin Guerry*, on trouve mentionnés le *Moulin des Couronnes*, situé en haut de l'actuelle rue Polonceau qu'on appelait alors *chemin des Moulins*, et puis le *Grand Moulin*, le *Petit Moulin* et le *Moulin Neuf*. Ils subsisteront sous la Révolution et sous le Premier Empire et existeront encore en 1815, après le retour des rois.

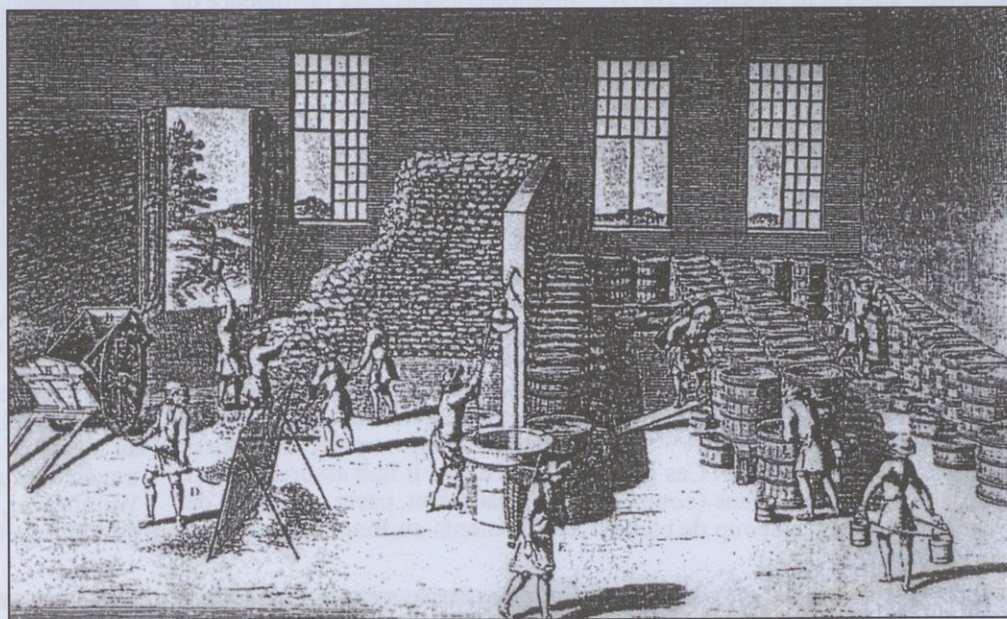
Le *Grand Moulin* prit à cette époque le nom de *Moulin Fauvet*, du nom de son propriétaire, le père Fauvet, qui y ouvrit un cabaret où l'on dansait le dimanche. Ce Fauvet était également propriétaire d'un moulin sur la Butte Montmartre, celui de la *Petite Tour*.

La petite maison située actuellement au 38 rue Polonceau ⁽¹⁾ est réputée avoir été autrefois une maison de meunier. Au vu de son emplacement, c'est tout à fait vraisemblable.

Pour la poudre à canon

À l'angle de la rue des Poissonniers et d'un chemin qui allait devenir la rue de la Goutte d'Or, se trouvait une *nitrière*, où l'on produisait du *nitre* (nitrate de potassium) à partir du *salpêtre*. Le *nitre* était à cette époque la composante essentielle de la poudre à canons. On comprend l'utilité sociale de cette production ! Il fallait, pour faire de la poudre, environ trois quarts de nitre, un huitième de soufre, un huitième de charbon de bois.

Le salpêtre est une sorte de moisissure, mélange de substances diverses (nitrates de potassium, de calcium, d'ammonium, sel...), très répandue sur les murs des vieilles maisons mal entretenues, des étables et écuries. On le



Un atelier de lessivage des pierres salpêtrées, gravure de 1745.

trouvait en abondance à l'intérieur de Paris où, à l'époque de la Révolution de 1789, dans des frontières relativement étroites, s'entassait une population de près de 700 000 personnes ⁽²⁾, sans compter d'innombrables animaux, chevaux, bovins, chèvres, volailles, chiens, chats...

Une grande part des trente mille maisons de Paris d'alors datait de plusieurs siècles, bordant des rues étroites, sales. Il n'y avait pas d'égouts, on jetait les ordures dans la rue ou on les entassait à l'arrière des bâtiments. Dix mille fosses d'aisance en sous-sol étaient vidangées à intervalles plus ou moins réguliers. Ajoutez l'humidité, voilà exactement le terrain idéal pour le salpêtre. ⁽³⁾

Tous les travaux de démolition

Sous Louis XV et Louis XVI, la récolte du salpêtre était légalement monopole d'État, et affirmée par contrat à des entrepreneurs privés, les *salpêtriers*. L'un d'eux, nous l'avons dit, était installé à la Goutte d'Or. Une carte de 1825 indique encore sa présence, il s'appelait Bourguignon, il employait une trentaine d'ouvriers permanents.

Au XVIIIe siècle, un édit royal avait ordonné aux propriétaires de maisons à Paris, aux architectes et entrepreneurs, de signaler à un salpêtrier tous les travaux de démolition qu'ils

1. Habitée aujourd'hui par un couple d'artistes peintres, cette maison abritait, dans les années 1990, un temple bouddhiste japonais.

2. On comptera dans la ville 714 000 habitants en 1817, date du premier recensement à peu près fiable.

3. Sur tout cela, voir le livre d'André Guillerme, *La naissance de l'industrie à Paris* (éditions Champ Vallon, 2007) où nous avons trouvé une partie des informations de cet article.

entreprenaient. Le salpêtrier envoyait un employé examiner le bâtiment à détruire.

S'il y trouvait du salpêtre, celui-ci apposait sur la ruine la marque de son entreprise (pour la nitrière de la Goutte d'Or, cette marque était un rectangle traversé par ses deux diagonales) et faisait ensuite enlever les pans de murs et les pierres, qu'il transportait sur des chariots jusqu'à la nitrière. Là, un processus long et compliqué de lavages, filtrages, chauffage permettait d'affiner le nitre. Les pierres et autres matériaux résiduels étaient ensuite réutilisés ailleurs pour la construction ou pour l'empierrement des routes.

La désastreuse Guerre de Sept Ans qui opposa, de 1756 à 1763, l'Angleterre et la Prusse à une coalition européenne conduite par la France et l'Autriche, prouva l'importance de cette industrie. La France finalement fut vaincue et dut céder à l'Angleterre une grande partie de ses colonies en Amérique (Canada notamment) et aux Indes – ce qui était un des principaux enjeux du conflit. Pourtant les armées françaises et la marine française avaient les meilleurs canons de l'Europe, mais elles ne purent pas en tirer profit car elles manquèrent de poudre.

À la suite de ces événements, la réglementation sur la collecte du salpêtre fut renforcée. Elle fut maintenue sous la Révolution et l'Empire.

Cendres à deux sous et six deniers

Une autre matière première était également utilisée dans la nitrière : les cendres. Une ordonnance du lieutenant de police ordonnait aux boulangers, cuisiniers, et à l'ensemble des habitants, de les déposer « à côté des murs des maisons, dans un endroit séparé des boues et autres ordures ».

« Les cendres dont se servent les salpêtriers, écrit le chimiste et homme d'affaires Lavoisier, sont le rebut de celles qu'on emploie dans les autres arts. [Le mot arts désigne à l'époque toutes les activités productives.] Des femmes, des enfants de la classe la plus indigente du peuple, qu'on connaît sous le nom de chiffonniers et chiffonnières, de cendriers et cendrières, les ramassent au coin des bornes et les portent aux salpêtriers que la leur paient deux sous six deniers le boisseau.

« Ces cendres, poursuit Lavoisier, proviennent communément de bois flottés, souvent elles ont servi aux blanchisseuses qui les ont déjà lessivées ; ailleurs elles sont ramassées dans les rues, elles y ont éprouvé les intempéries et ont été lavées par l'eau du ciel et par les égouttements des toits. Une preuve de leur mauvaise qualité est le bas prix qu'on en donne, tandis que les cendres de bonne qualité, celles qui sont bien recuites et qui contiennent tout leur alcali, sont achetées par les blanchisseurs jusqu'à dix et douze sous la même mesure. »

Néanmoins, si basse soit leur qualité, ces cendres contiennent du nitrate de potassium que les salpêtriers peuvent extraire.

Une armée de chiffonniers

À l'époque dont nous parlons, fin du XVIIIe siècle et début du XIXe, il n'existait pas de "poubelles jaunes" comme maintenant, et d'ailleurs pas de poubelles du tout – pourtant presque tous les déchets étaient récupérés et réutilisés (recyclés, comme nous disons).

Une armée de chiffonniers se répandait chaque jour, à l'aube, dans les rues de la ville et triait les tas de déchets abandonnés devant les maisons, revendant ensuite, selon leur utilisation possible, tous les objets récupérés, soit à des particuliers, soit à des entreprises.

Des marchés aux vieux linges se tenaient quotidiennement, le plus important était devant la

Musée du Louvre



Un four à plâtre installé près des carrières de gypse de Montmartre. Il en existait de semblables à la Goutte d'Or. (Tableau de Géricault, en 1822.)

Halle du Temple. Les chiffons trop détériorés pour être réutilisés tels quels pouvaient, une fois dégraisés, être assemblés pour faire des couvertures, ou servir au rembourrage des matelas. Ou bien, avec les vieux papiers, être livrés aux papetiers et cartonniers. Les vieux cuirs étaient eux aussi récupérés, et les verres cassés, les bois, les métaux... Les cendres, nous l'avons vu, étaient utilisées dans le blanchissement du linge.

Une fabrique de "vieux oing"

Les résidus de chairs sont eux aussi récupérables. Les restes des animaux morts (et, s'il s'agit d'animaux de boucherie, déjà dépecés) vont à un centre d'équarissage. En principe (mais ce règlement n'est pas toujours respecté), l'équarissage n'est autorisé qu'en un seul lieu : à Montfaucon, actuellement les Buttes-Chaumont.

Des professionnels spécialisés sont installés près du centre d'équarissage de Montfaucon, et aussi près des abattoirs (entre autres l'abattoir de Montmartre, à l'emplacement de l'actuel lycée Jacques-Decour), et près des boucheries, et ils récupèrent tout ce qui peut l'être.

Les viandes pourries et desséchées sont utilisées par les industries chimiques, ou peuvent servir d'engrais. Des tendons, on fait des cordes pour instruments de musique. Des os, on fait des boutons, des peignes et toutes sortes d'objets en corne, ou bien ils sont brûlés pour produire de l'amidon (utilisé notamment pour faire des colles), etc.

Les graisses de toutes sortes, entassées dans des tonneaux, puis fondues, deviennent de l'huile pour les lampes – ou encore ce qu'on appelle le "vieux oing", une matière noire qui sert à graisser les moyeux des roues et les essieux des charrettes, carrosses ou diligences.

Justement, à la Goutte d'Or est installé un des principaux fabricants de ce "vieux oing". Cela s'explique assez bien, car de nombreuses entreprises de transport y ont leurs remises et leurs écuries, juste à la sortie de Paris.

Les carrières remblayées

Il y avait enfin, à la Goutte d'Or comme à Montmartre, des carrières, d'où l'on extrayait le gypse qui devenait plâtre après passage dans des fours. Certes, on ne trouvait pas à la Goutte d'Or des galeries souterraines comme à Montmartre. Il s'agissait de carrières à ciel ouvert.

Elles se trouvaient du côté des actuelles rues Richomme et Myrha. Elles ont été remblayées au début du XIXe siècle. Mais le terrain est resté instable, et cela explique que, récemment enco-

re, lors de travaux, plusieurs effondrements de terrain s'y sont produits, notamment, en 1998, juste en face de l'école de la rue Richomme.

L'existence d'anciennes carrières plus ou moins bien remblayées explique aussi pourquoi, dans la rue Myrha, avant la rénovation en cours, la plupart des maisons anciennes étaient bâties en plâtre et non en pierres (qui auraient été trop lourdes pour le sol instable) et se sont donc trouvées, trois quarts de siècle après leur construction, fort dégradées.

Après 1830, la ville...

Cependant, après 1830, le paysage de la Goutte d'Or a changé. La construction des fortifications, puis celle des voies de

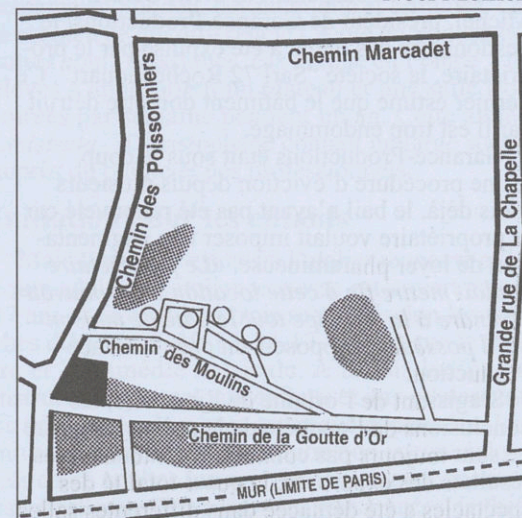
chemin de fer sur une partie des terres agricoles de la Goutte d'Or, et d'une façon générale la "révolution industrielle" qui commence, font affluer une foule d'ouvriers venus des diverses provinces françaises, voire de Belgique. Et l'on construit des maisons d'habitation en grand nombre.

Un peu plus tard, la rénovation du centre de Paris par Haussmann entraîne la destruction de quartiers entiers où s'entassaient des populations pauvres – qui sont chassées dans la banlieue d'alors, notamment à Montmartre, à la Goutte d'Or, à La Chapelle.

Le développement des machines à vapeur permet la naissance de grandes entreprises de la métallurgie. Déjà, sous le Premier Empire, Étienne Calla a installé rue du Faubourg-Poissonnière des ateliers qui ne cesseront de se développer. Il est un des principaux fabricants de métiers à tisser et outils pour l'industrie textile, et de machines à vapeur. Il reçoit le titre de "mécanicien du Roi". Son fils François Calla crée à La Chapelle, rue Philippe-de-Girard, une importante extension de l'entreprise.

À la Goutte d'Or François Cavé et Antoine Pauwels installent des usines de construction mécanique (voir *Le 18e du mois* de novembre et décembre 2010). Adieu, vignes, champs, moulins, nitrière, carrières... Une autre époque a commencé. En très peu de temps, la Goutte d'Or est devenue un quartier. Un quartier ouvrier.

Noël Monier



Plan sommaire de la Goutte d'Or à la fin du XVIIIe siècle. On y voit l'emplacement des cinq moulins. En noir, la nitrière. En gris, les zones de carrières de gypse.

18e Livres

Calude, Zoé et un vilain crabe rue Lepic

● *Un passant ordinaire*, par Renaud Czarnes. Éditions Léo Scheer. 242 pages. 18 €.

Il s'appelle Claude, ou plutôt Calude (effet d'une erreur dyslexique sur sa boîte aux lettres). Étudiant attardé, à 35 ans, il fait toujours semblant de travailler sa thèse de doctorat sur «*Les femmes et le discours sur le sexe dans l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline*». Réfractaire au métro-boulot-dodo, phobique du métro, il reste dans son quartier, dans sa rue, la rue Lepic. Il joue les apprentis chez Rosemonde, la tripière, et joue de la batterie (pas formidablement bien) au coin de la rue Constance, devant la cave à jazz *Le dernier coup de minuit*. Son meilleur copain, Côme, a 82 ans. Rien de mirobolant.

Et puis Calude, qui n'est pas très beau, rencontre la magnifique Zoé. Coup de foudre réciproque. Belle histoire d'amour, mais un vilain crabe rattrape Calude. Il va mourir, il le sait, mais justement, le cancer lui prodigue une sorte de compensation. Il se met à vivre vraiment. «*Je suis décidé à sprinter à l'approche de la ligne d'arrivée. Pour l'emballage final, j'accélère.*»

C'est le premier roman de Renaud Czarnes, journaliste et critique musical, spécialisé dans le jazz. On sait qu'il a habité rue Lepic et qu'il la connaît comme sa poche, jusqu'au tripié maintenant disparu et la cave de jazz qui porte presque le nom qu'il lui donne. Il connaît également la musique, mais on espère que ce roman n'est pas totalement autobiographique, qu'il a peut-être rencontré sa Zoé à lui et que le crabe ne sera jamais pour lui que crustacé acheté chez Pepone.

M.-P. L.

18e Culture

Elysée-Montmartre : la réhabilitation compromise

Plus de deux mois après l'incendie qui a ravagé une grande partie de l'Elysée-Montmartre, l'avenir de la salle de spectacle est toujours en suspens. Fin avril, Gérard Michel, président de Garance-Productions, le gestionnaire des lieux, a été expulsé par le propriétaire, la société «Sarl 72 Rochechouart». Ce dernier estime que le bâtiment doit être détruit car il est trop endommagé.

Garance-Productions était sous le coup d'une procédure d'éviction depuis plusieurs mois déjà, le bail n'ayant pas été renouvelé car le propriétaire voulait imposer une augmentation de loyer pharamineuse. «*Le propriétaire voulait mettre fin à cette location pour pouvoir revendre à la découpe tout le pâté de maison qu'il possède*», suppose-t-on chez Garance-Production.

S'agissant de l'origine de l'incendie, les conclusions de l'enquête de la police judiciaire ne sont toujours pas connues. En attendant les résultats des expertises, la quasi-totalité des spectacles a été déplacée dans différentes salles parisiennes. Le concert de Cavalera Conspiracy aura bien lieu le 20 juin, mais cette fois-ci au Bataclan. En revanche, le bal de l'Elysée-Montmartre, prévu le 16 juin, est annulé.

Florianne Finet

Islamania, pour aller au-delà des clichés

● *Islamania*, par Véronique Rieffel. Co-édition de l'Institut des cultures d'islam et Beaux-Arts éditions. 224 pages, nombreuses illustrations. 19 €.



Véronique Rieffel, l'auteur, est la directrice de l'Institut des cultures d'islam.

Véronique Rieffel, directrice depuis sa création il y a cinq ans de l'Institut des cultures d'islam, est aussi spécialiste en philosophie de l'art, diplômée des Langues orientales. Ce livre qu'elle a écrit, entre essai et ouvrage d'art, se veut «*contre-dictionnaire des idées reçues*». Son sous-titre, *De l'Alhambra à la burqa, histoire d'une fascination artistique*, illustre bien

le propos de l'auteur. «*Ce livre est né d'un agacement face à la forme ambivalente d'islamomanie en Occident, pour lequel les images de l'islam convergent toutes vers la vision d'une altérité prétendument inconciliable avec les principes de liberté, de justice, de démocratie (...). Au-delà des clichés, ce n'est ni représentation d'un "âge d'or" perdu ni de la peur de l'autre, ni islamologie ni islamophilie*», dit-elle.

Quand l'art oriental inspire l'Occident

Le livre se décline en trois parties. La première, intitulée *Désirs d'islam*, analyse d'abord l'art orientaliste «fantasmé» des peintres occidentaux du XIXe siècle, puis l'entrée des arts authentiques orientaux en Europe (art décoratif notamment).

Elle traite aussi de la façon dont les Occidentaux se sont inspirés de cet art dans la peinture, l'architecture, la mode même (Matisse, Klee, Kandinsky, Le Corbusier et plus près de nous Morellet), et comment l'abstraction vient tout droit de l'islam.

La deuxième partie, *L'art post 11 septembre*, présente essentiellement les artistes contemporains issus du monde islamique : représentations religieuses mais surtout profanes, parfois critiques ou même sarcastiques. Le statut de la femme, la problématique du féminisme occidental et du féminisme oriental si différent, y sont abordés. «*Les Occidentaux pourront ainsi découvrir, avec sidération, que les musulmans sont peut-être plus proches de leurs valeurs qu'on a bien voulu le croire*», souligne l'auteur.

La dernière partie donne les points de vue d'artistes et d'intellectuels sur la question : Catherine David, conservateur de musées, Nicolas Fargues, Yan Duyvendak et Omar Ghazzat, écrivains, Pascal Blanchard, historien, Akhenaton, rappeur... et enfin Martin Parr, photographe dont l'exposition *The Goutte d'Or*, orne les murs de l'ICI jusqu'au 2 juillet.

M.-P. L.

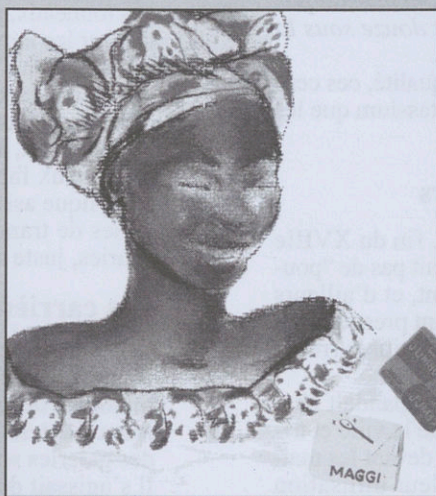
La vie de Château... Rouge

● *Les Carnets de l'Afrique à Paris* par Catherine M'Boudi et Alain Korkos. Éditions Parigramme. 14 €.

Ils sont tout les deux écrivains et illustrateurs. Ils aiment la vie de Château... Rouge et ils ont réalisé à quatre mains ces carnets de voyage au cœur de l'Afrique à Paris, essentiellement dans le quartier du marché Dejean.

Beaucoup d'adresses au fil des pages (et une liste en fin d'ouvrage) mais ce n'est pas un «guide», plutôt un livret impressionniste, une suite d'anecdotes, une série de petits portraits, une invitation à la promenade.

Ainsi, au chapitre *Dans la rue*, on fait connaissance avec la parade des coiffures de têtes et celle des sapeurs. Le chapitre *À l'étalage* nous fait respirer l'odeur des épices, du gingembre, du piment



et de la banane plantain. *En vitrine*, on voit les pagnes multicolores et *Dans les boutiques*, on retrouve tous les ingrédients des sauces africaines. Dans *L'arrière boutique*, on découvre des denrées illicites comme la «viande de brousse» (rat palmiste, singe, pangolin, porc-épic, vipère...) et aussi ces dangereuses pom-mades éclaircissantes.

Et on termine par la presse afro, les livres, l'art... et l'art de se faire beau et belle chez les coiffeurs.

On ne sait qui a écrit quoi mais on reconnaît les nombreuses et si jolies aquarelles de Catherine et les petites BD rigolotes d'Alain en fin de chapitres.

M.-P. L.

18e Culture

La montée des marches de six jeunes d'Espoir 18 au Festival de Cannes



De gauche à droite, Awa et Fanta montant les marches du Palais du Festival.

DR
Ils ont monté les marches. Saïd, Moussa et Alexandre, Awa, Fanta et Esther, 19 à 23 ans, six jeunes de l'association *Espoir 18*, avaient été invités au Festival de Cannes, accrédités pour voir les films des trois sélections parallèles et pour tourner un reportage vidéo.

Du dimanche 15 au jeudi 19 mai, ils ont fréquenté la Croisette et rencontré des stars, du cinéma et d'ailleurs (le chanteur Singuili et le footballeur Samuel Eto), avec lesquels ils ont parlé et posé.

Lundi, ils ont vu *Hors Satan* de Bruno Dumont, le film qu'on leur avait choisi pour leur reportage : «L'histoire d'un exorciste qui embrasse et même

fait l'amour aux possédés. Très spécial... des scènes choquantes, comme cette fille qui bavait et l'autre a bu sa bave. Cela a jeté un froid», racontent Saïd et Moussa. Leur reportage, une interview croisée entre les six jeunes sur leur «ressenti», les a amenés à mieux comprendre le film, à discerner son intérêt, mais ils auraient préféré travailler sur *Beauté*, un film sud-africain qu'ils ont vu le lendemain matin.

Une expérience exceptionnelle

Puis est arrivé le grand soir : la montée des marches du Palais des festivals avant de voir *Le Havre*, du Finlandais Kaurismäki, avec les autres invités. Robes du soir pour les filles et costumes stricts pour les garçons, «achetés pour l'occasion».

«Monter les marches, à la place même où d'habitude on voit les vedettes à la télé, ce fut un plaisir et une vraie émotion», se souvient Moussa. «Nous avons joué les stars d'un soir et posé pour les photographes. Pour une première sur la Côte d'Azur pour nous tous, ce fut exceptionnel», ajoute Saïd.

Expérience enrichissante pour tous ces jeunes qui travaillent depuis janvier 2010 dans l'atelier vidéo d'*Espoir 18*, et apprentissage d'une autre façon d'envisager le cinéma. «Cela m'a ouvert à d'autres types de films, moi qui ne voyais que des films d'aventure genre *Pirates des Caraïbes* ou *Sixième sens*, que de grosses productions», souligne Moussa. Saïd, lui, était déjà plus éclectique, appréciant autant des thrillers que des films anciens comme *M le Maudit*.

Leur reportage passera bientôt en ligne, peut-être aussi sur la chaîne parlementaire. Ils ont bien rentabilisé les 7 000 € que coûta le voyage (dont 1 500 offerts par la mairie, 1 200 par le conseil de quartier Chapelle et quelque 1 300 recueillis par les jeunes eux-mêmes). Et faire du cinéma professionnellement ? Cela est une autre histoire.

Marie-Pierre Larrivé

Du 10 au 13 juin

Exposition d'artistes au lycée Jacques-Decour

Le Collectif des Arts 9e & 18e (émanation du Collectif des riverains des boulevards de Clichy et de Rochechouart) invite à la troisième «exposition des artistes de nos quartiers», du 10 au 13 juin (week-end de la Pentecôte), dans le lycée Jacques-Decour. Une quarantaine de peintres, sculpteurs, photographes, graveurs exposeront dans les parloirs et les galeries du lycée et y rencontreront le public.

□ 12 avenue Trudaine. Vendredi de 16 à 21 h, samedi et dimanche de 10 h à 20 h, lundi de 10 h à 19 h.

Soirée d'hommage à un militant palestinien assassiné

Une soirée d'hommage à Juliano Mer Khamis, militant palestinien assassiné, aura lieu jeudi 23 juin à 22 h au Petit Ney, organisée par plusieurs associations, dont trois ont leur siège dans le 18e : l'Association des travailleurs maghrébins en France (ATMF), l'association Immigration Développement Démocratie (IDD), les Amis du théâtre de Jennine.

Juliano Mer Khamis, acteur et metteur en scène, né d'un père palestinien et d'une mère juive israélienne, avait créé en 2006, dans le camp de réfugiés de Jennine en Cisjordanie, un *Théâtre de la Liberté*, pour aider les jeunes Palestiniens à se libérer des angoisses de leur vie quotidienne, à s'exprimer, s'épanouir. Il militait pour une réconciliation entre le peuple palestinien et le peuple israélien et pour une paix juste. Il a été assassiné devant son théâtre le 4 avril dernier, par des inconnus.

Jean-Guy Greilsamer, de l'Union juive française pour la paix et habitant du 18e, dit : «Je me souviens de lui comme un ami chaleureux, gai, parfois provocateur pour exprimer sa volonté de justice et dénoncer les hypocrisies, et aimant la vie, l'aimant "autant qu'il est possible"». Le Théâtre de la Liberté de Jennine prépare une deuxième tournée en France, de fin juin à la mi-juillet.

□ Au Petit Ney, 10 avenue de la Porte Montmartre.

Les Ateliers du Sudden : une école de formation professionnelle

Professeur à l'école Florent jusqu'en 1996, puis au Conservatoire supérieur de la Ville de Paris, Raymond Acquaviva a ouvert son école en 1999 après avoir acheté le Sudden Théâtre. Les «Ateliers du Sudden» proposent des cours de théâtre, cinéma, danse, chant, avec options de théâtre en anglais, clown, escrime ou casting, afin de préparer ses étudiants à une insertion professionnelle.

Plus de 1 500 élèves ont reçu l'enseignement de Raymond Acquaviva. Parmi eux, Audrey Tautou, Anne Roumanoff, Sandrine Kiberlain, Sylvie Testud, Isabelle Carré, Denis Podalydès, Yvan Attal, Elsa Zylberstein, Gilles Lellouche, Mélanie Doutey, Anne Brochet, Mélanie Thierry, Marina Fois, Laura Smet, Léa Drucker, Sébastien Thierry...

Quatre ans pour devenir pros

Les entretiens pour pouvoir intégrer l'école ont lieu en juin (cette année, les 28, 29 et 30 juin) et septembre. L'entretien est suivi d'une scène du théâtre classique de trois à cinq minutes environ présentée par le candidat. L'entrée à l'école est ouverte à tout le monde, quels que soient le niveau et le parcours. Le cursus complet s'étale sur trois

ans, ponctué d'évaluations trimestrielles et d'un examen de passage d'une année sur l'autre.

Première année : neuf heures de cours minimum par semaine, 280 € par mois. C'est l'année de l'apprentissage de base des techniques de la respiration, de la voix, du phrasé appliqué au théâtre. C'est aussi l'année de l'improvisation, de l'écoute, de la prise de conscience du partenaire.

Deuxième année : douze heures de cours minimum par semaine, 300 € par mois. Année d'un travail en profondeur à travers sa structure, sa construction et ses enjeux.

Troisième année : seize heures de cours minimum par semaine, 320 € par mois. C'est l'aboutissement des études avec trois professeurs : le cours d'interprétation dirigé par Acquaviva, le cours de caméra par Jouan, et à chaque trimestre un stage sur un auteur dirigé par un metteur en scène différent.

Il y a encore une quatrième année : elle est gratuite pour les étudiants qui ont obtenu un diplôme et ont été sélectionnés, la quatrième année est celle de la troupe. C'est l'année de mise en pratique des connaissances acquises. Ils vont pouvoir jouer une pièce classique par trimestre, trois fois par

semaine au Sudden, devant public et critiques. Car là est bien ce qui différencie l'école du Sudden des autres cours classiques, cas unique en France : les élèves s'approprient un plateau et une salle trois soirées par semaine pendant un an. Cette année, *Lysistrata* d'Aristophane connaît un large succès auprès du public et des professionnels.

Initiation pour les enfants

Mais l'école, c'est aussi l'atelier jeunesse et les cours adultes. L'atelier jeunesse est ouvert aux 6-17 ans et se divise en trois sections selon les tranches d'âge : 6-9, 10-13, 14-17, il concerne le théâtre et la comédie musicale. A la fois ludique et instructif, il permet aux enfants et aux adolescents de développer leur sens artistique et peut-être leur ouvre le chemin d'une vocation non encore éclose. Les cours adultes (un soir par semaine) concernent essentiellement les personnes passionnées de théâtre ayant un travail dans la journée.

Michel Cyprien

□ Les Ateliers du Sudden, r. 34, rue Marcadet. 06 13 21 43 41. www.ecoledetheatre.fr

LE MOIS DU 18^e Théâtre

Au Ciné 13 Théâtre, *Mises en capsules*, festival de formes courtes

Après le succès grandissant des éditions précédentes, le Festival *Mises en capsules*, dédié aux formes courtes théâtrales, revient au Ciné 13 Théâtre pour sa cinquième année.

Au programme : quinze spectacles de trente minutes où se mêlent danse, théâtre et musique,

cinq spectacles par soir sur trois soirées différentes.

Sur des textes et des chorégraphies de Harold Pinter (*Célébration*), Tennessee William (*Parle-moi comme la pluie*), Roland Barthes (*Mythologies*), Fatima N'Doye (*Quand j'étais blanche*), Irène Jacob (*If*), Diastème et

Salomé Lelouch, etc., quinze artistes ont accepté de se prêter au jeu de ce pari particulier. Ils n'ont reçu qu'une seule contrainte : la durée. Pour le reste, ils ont eu carte blanche...

□ Jusqu'au 11 juin.
1 avenue Junot. 01 42 54 15 12.
www.cine13-theatre.com



Un des spectacles proposés : *If*, avec la chanteuse Irène Jacob.

À l'Atelier

Mer, de Tino Caspanello

• Jusqu'au 10 juillet. 1 place Charles Dullin. 01 46 06 49 24.
Mise en scène de Jean-Louis Benoit, avec Léa Drucker et Gilles Cohen.

Auteur, acteur, metteur en scène, Tino Caspanello a été souvent récompensé par la critique italienne. Son travail tente de reconstruire dans une version métaphysique, fragments de vie, petites fulgurances quotidiennes que, trop souvent, on a du mal à comprendre. *Mer* est sa première pièce publiée en français.

Avec une grande tendresse, cette pièce conte l'amour que se portent un homme et une femme qui n'ont pas les mots pour l'exprimer. Lui est assis au bord de l'eau, elle l'attend.

Elle est sur le point de rejoindre leur maison pour le dîner. Mais elle n'arrive pas à se décider à partir, à le laisser seul ainsi. Alors ils tentent de parler de ce qui fait leur vie, et petit à petit se révèle cet amour qui ne s'est jamais dit à haute voix.

Le texte simple est très bien dit par Léa Drucker et Gilles Cohen, dans un petit espace délimitant la



zone d'échange d'où lui ne peut s'échapper et où elle revient à maintes reprises, quel qu'en soit le prétexte. La vie de couple ne peut que se redéployer sur scène et pourtant il semble difficile de balayer autant d'années de mutisme réciproque. Même son obsession amoureuse l'amène à chanter de nouveau... car il ne se

souvent pas de l'avoir entendue chanter !

Mais, petits pas par petits pas, petits coups de pouce donnés par l'un et l'autre, elle et lui retrouvent un semblant d'humanité, de chaleur, de joie de se retrouver. Tant et si bien qu'ils vont finir par quitter ce coin de bord de l'eau impersonnel pour retrouver leur foyer. Peut-être vont-ils apercevoir le bout de ce long tunnel de bois et tentures bleutées. (Le décor réduit à sa plus simple expression, dépouillé, de Jean Haas colle bien au texte.) Est-ce le déclic d'un nouveau départ de leur vie conjugale ? *Mer* suffira-t-elle à relancer la machine fortement grippée ?

Pour toutes celles et ceux qui s'aiment en silence.

Michel Cyprien

□ Du mardi au samedi 21 h, dimanche 16 h.

À la Manufacture des Abbesses

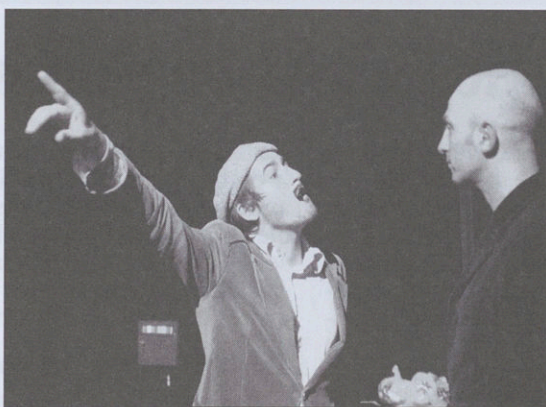
Les sept jours de Simon Labrosse – si sa vie vous intéresse

• De Carole Fréchette. Jusqu'au 11 juin. 7 rue Véron. 01 42 33 42 03.

Vous vous retrouvez au chômage, avec des dettes vertigineuses et la perspective d'une rapide désocialisation. Que faire ? Simon Labrosse, à l'imagination débridée, pense avoir trouvé la solution. Raconter une semaine de sa vie à un public qui ne pourra qu'être sensible à ses malheurs, en y reconnaissant peut-être les siens, et qui l'encouragera à tenir bon.

Il faut dire que ce Canadien enthousiaste ne manque pas d'idées pour occuper son temps, «remplir le vide de sa vie». Cascadeur émotionnel – celui qui se charge des émotions trop fortes de ses clients –, finisseur de phrases pour ceux qui ne trouvent pas les mots pour s'exprimer, flatteur d'égo, «allégeur» de conscience, Simon s'invente un métier chaque jour de la semaine.

Dans ses aventures, il est soutenu par deux amis, eux aussi au



chômage, qui tentent parfois de lui voler la vedette : Léo, le poète dépressif, incapable d'avoir une pensée positive, et Nathalie, narcissique, obsédée par son épanouissement personnel.

La pièce de Carole Fréchette, l'auteure québécoise la plus jouée en France, est une comédie vivante, drôle, enlevée, pleine de tendresse pour ses personnages. Écrite au début des années 90, à un moment où la dramaturge abandonne tout tra-

vail alimentaire et affronte l'angoisse du chômage, elle aborde des sujets graves : comment trouver sa place dans un monde, peut-on être original dans une société conformiste. Mais le ton n'est jamais pesant ni larmoyant.

La mise en scène de Stéphane Hervé et Amélie Dumetz, inventive, décalée et rythmée, est dans l'esprit du texte. Les trois acteurs,

David Braun, Stéphane Hervé, Amélie Dumetz, trouvent le bon équilibre entre adresse au public et jeu de scène, expressivité et intériorité.

Dominique Delpirou

□ Du mardi au samedi, 19 h.

■ Et aussi à la Manufacture :

• *Chute d'une nation*, de Yann Reuzeau, en quatre épisodes, jusqu'au 27 juin. • *Sacha, Guillaume et moi*, d'Eugen Jebeleanu, jusqu'au 6 juillet. • *Sea wall*, de Simon Stephens, jusqu'au 2 juillet.

Au Théâtre Pixel

Célibataire pour mon anniversaire

par et avec Anne-Sophie Aubin
Jusqu'au 11 juin.

Célibataire pour son anniversaire... ou seule, abandonnée, larguée par le dernier en date de ses ex... Anne-Sophie qui voit le spectre de la quarantaine approcher (passer dans la catégorie senior) et qui aimerait tant avoir, comme les autres, photos-souvenirs de vacances et poussettes à remorquer, célèbre son anniversaire en solo. Elle allume des bougies, se saoule, mange des kinder-chocolats et téléphone à sa mère.

Elle se souvient de ses amours mortes, des ruptures à répétition. Elle rage, elle désespère. Elle se fait son cinéma : elle rêvait être la Lauren Bacall, la Diane Keaton, la Marilyn Monroe des plus beaux amants. Raté. Avec le dernier, c'était plutôt *Urgences* et il est parti, emmenant le chien. Pas même de garde alternée.

Anne-Sophie connaît les formules qui font mouche, elle pratique l'auto-dérision. Elle fait rire d'elle et fait rire avec elle. Seule en scène, d'un naturel parfait, tantôt résignée, tantôt furieuse, esquissant un pas de danse et des petites chansons tristes, Anne-Sophie Aubin vous donne envie de la consoler, de lui trouver enfin l'homme de sa vie...

La comédienne est aussi formatrice à la prise de parole et écrivain. Elle a notamment écrit, en 2009, *La rue D.*, un recueil de chroniques sur les commerçants et habitants de sa rue, la rue Damrémont (voir notre numéro de juin 2009). Elle en a fait plusieurs lectures dans l'arrondissement dont une pendant la dernière fête des Vendanges.

M.P.L.

□ 18 rue Championnet. Les vend. et sam. 19 h 45.
01 42 54 00 92. www.theatrepixel.com

■ Également au Pixel : • *On ne magouille pas avec les impôts* ("Travailler moins pour gagner plus"). • *Entre trois pas et un regard*. • *L'île des esclaves*, le 19 juin. • *La mauvaise voie*. À partir du 25 juin, les "ateliers projets spectacles" des élèves des cours de théâtre du Pixel.

Au Grand Parquet

Un mois avec les amis

Ce mois de juin au Grand Parquet sera très probablement le dernier à cet emplacement (voir page 4). Une nouvelle fois, il sera consacré aux partenaires du théâtre et aux associations du 18e.

Le 1er juillet, le Grand Parquet fêtera ses six années rue du Département et, il faut l'espérer, son déménagement vers un autre lieu, avec un bal à partir de 19 h.

■ Du 3 au 5 juin, la Compagnie Nathalie Sevilla.

Elle propose deux créations. Vendredi et samedi à 19 h, et dimanche à 15 h, *tangos, slams et coplas*, par Miguel Angel Sevilla, avec la jeune guitariste Lucie Delahaye. Vendredi et samedi à 21 h, et dimanche à 18 h, *Alice*

Droz, pièce de théâtre de Miguel Angel Sevilla.

■ Le 8 juin à 20 h, la Compagnie Gaby Sourire.

Lecture-mise en espace, sous le titre *Quand le travail s'arrête*, à partir de textes de Joël Pommerat (*Cercles/Fictions*), Agnès Marietta (*Aujourd'hui plus que jamais*), Urs Widmer (*Top Dogs*), Georges Pérec (*L'art et la manière d'aborder son chef de service pour lui demander une augmentation*). Mise en scène de Sylvie Haggai, que les habitants de la Goutte d'Or connaissent. Entrée libre, libre participation.

■ Du 10 au 12 juin, festival Les Ponts du Nord.

Musique jeune public propose de découvrir Erik Satie.

Samedi 11 juin, à 16 h, film *Le feu follet*, de Louis Malle ; et à 20 h 30, spectacle tout public, *Je m'appelle Erik Satie comme tout le monde*. Dimanche, exposition sur Erik Satie et, à 17 h, concert.

■ Le 13 juin, à 20 h, Sémaphores, récital de poèmes de François Laroché-Valière.

■ Les 15 et 16 juin à 20 h, *Aimer ou ne pas aimer Shakespeare*, par les élèves d'une école de théâtre du 20^e arrondissement.

■ 18 et 25 juin à 18 h, les 19 et 26 à 15 h, les 23 et 24 à 19 h, l'Université populaire gesticulante.

■ Le 28 à 20 h, soirée de soutien au festival *Insul'arts* de Kennah en Tunisie.

■ Le 29 à 20 h, *Les rois du catch*, présentation de la première étape d'un spectacle d'Élodie Segul.

□ 20 rue du Département. www.legrandparquet.net

À la Reine Blanche Peter Pan ou la Quête de Wendy

● Pour tous publics à partir de 6 ans. 2 bis passage Ruelle. Les 1, 3, 8, 10, 15 et 17 juin. Rés. 01 40 05 06 96.

Peter Pan, le personnage inventé en 1904 par l'Écossais James Matthew Barrie, n'a pas fini de faire parler de lui, adapté en films, dessins animés, bandes dessinées, spectacles de théâtre... Et, si l'on en croit l'auteur, cela continuera de génération en génération, «tant que les enfants resteront gais, innocents et sans cœur».

Peter Pan est en juin à l'affiche de deux salles parisiennes : au Théâtre de Paris dans le 9^e, où Irina Brook en donne une version déjantée dans laquelle s'entrechoquent les arts du cirque et le burlesque, et chez nous, à la Reine Blanche, en création, dans une adaptation et une mise en scène de Judith Perlmutter.

Celle-ci veut être aussi fidèle que possible au roman de Barrie, texte d'un humour et d'une imagination magnifiques, dont on ne recommandera jamais assez la lecture – texte aussi d'une grande impertinence et même cruauté. Car, comme nous le dit

À l'Atalante

Le visage des poings (Toute une vie sur le ring)

De Jocelyn Lagarrigue
Du 6 au 16 juin

Une romancière, son père, ancien boxeur, et son coach tentent de démêler les liens mystérieux qui les attachent à la boxe, et convoquent leur passé. Qu'est-ce que la boxe nous révèle de nous-mêmes ? Quelle part d'ombre surgit en nous ? Comment une femme peut-elle être fascinée par ce spectacle d'une férocité ancestrale ?

□ 10 place Charles-Dullin. 01 46 06 11 90. Lundi à vendredi 20 h 30, samedi 19 h.

■ Également à l'Atalante :

7 propos sur le septième ange, du 20 au 30 juin. D'après un texte de Michel Foucault sur le penseur excentrique Jean-Pierre Brisset, une drolatique leçon de grammaire pour un acteur et un musicien.

Funambule de Montmartre Un couple presque parfait Jusqu'au 19 juin

Partenaires dans la vie comme à la scène, deux comédiens jouent une suite de sketches et de chansons sur le thème du couple. Mais voilà que, dans la vie, Jean-Jean veut annoncer à Sophie qu'il a l'intention de rompre. Il compte sur les scènes qu'ils interprètent pour faire passer le message.

Se succèdent des textes de Courteline, Coline Serreau, Jean-Michel Ribes, JTardieu, Obaldia, Flers et Caillavet, Feydeau, des chansons d'Aznavor, Paul de

Kock, Maurice Chevalier, tout cela interprété à double sens par Camille Bardery et David Bottet.

□ 53 rue des Saules. 01 42 23 88 83. Samedi 18 h, dimanche 19 h 30.

■ Également au Funambule :

• Trois one man shows : Guillaume Labbé, Wally, Frédéric Sigrist. • Australopithèques modernes. • Rendez-vous 20 h 30. www.funambule-montmartre.com

Pour les enfants



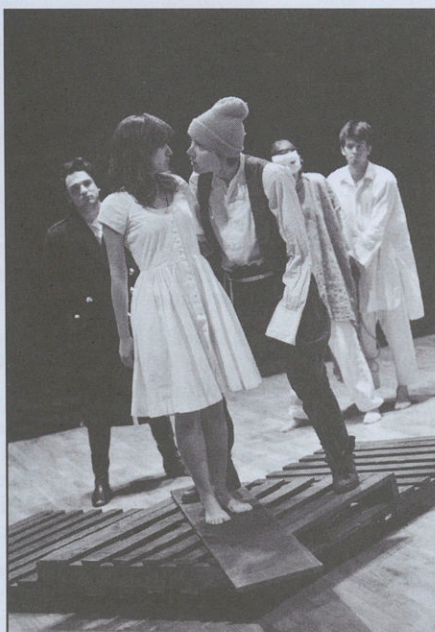
À l'Étoile du nord

Kaïouduo et Un petit cirque dans ma tête Du 1^{er} au 11 juin

Apparitions, disparitions d'un petit loir, une poule rousse, deux souris, un serpent, tapis dans les poches de deux personnages qui ne parlent pas la même langue (spectacle bilingue) mais savent inventer ensemble des jeux. Cela, c'est Kaïouduo.

Aux mêmes dates, la même Compagnie des cailloux sauvages nous présente un homme muni d'un barda incroyable et qui, tout seul, se bricole un cirque. Un cirque timide, fragile...

□ 16 rue Georgette Agutte. 01 42 26 47 47.



Judith Perlmutter, «le personnage de Peter Pan n'a rien d'exemplaire, c'est un enfant sauvage, sans scrupules et sans mémoire, bien loin de Walt Disney».

Judith Perlmutter observe que

le personnage le plus important du récit est peut-être Wendy, la fillette qui rêve du Pays du Jamais, y entraîne ses frères, y rencontre le capitaine Crochet, le terrible crocodile, les Indiens, les enfants perdus, mais qui à la fin décide de revenir, renonce à jouer l'amoureuse et la maman avec l'insaisissable Peter Pan. Pourquoi revenir ? «Elle décide de grandir, elle décide ce qu'elle veut être, ne pas rester enfermée dans l'imaginaire sans pour autant renoncer à un ailleurs», dit Judith Perlmutter.

Les sept jeunes comédiens de la compagnie *Par ici la Compagnie* interprètent les multiples personnages du récit en changeant sans cesse de costume, de silhouette, de masque (pour les enfants perdus), interpellant le public avec qui ils cherchent à échanger...

André Constant

■ Autres programmes : www.reineblanche.com

LE MOIS DU

18^e

Musiques

Au Centre Barbara-Fleury-Goutte d'Or Le FGO Lab' Festival

Vendredi 17 et samedi 18 juin

Le Centre Fleury Goutte d'Or (FGO) Barbara a pour vocation d'aider les jeunes qui souhaitent s'engager dans le domaine des musiques d'aujourd'hui. Il offre des moyens (salles de répétition, studios d'enregistrement, etc.) et il accompagne des groupes dans leur parcours. Le FGO Lab' Festival présente quelques-uns de ces groupes. (Entrée libre.)

Le vendredi 17, on entendra *The Twins* (rock'n roll), *We were evergreen* (pop folk), *Who make's Anita shake* (pop expérimentale), *Shuunt* (electro-rock), *Johnny Boy*.

Le samedi 18, l'après-midi commencera par une visite du Centre et de ses équipements. À 16 h, dans le bâtiment d'en face, à la bibliothèque Goutte d'Or, on découvrira la *démothèque*, espace de promotion des disques enregistrés par les groupes qui fréquentent le Centre. On peut les emprunter. Et on entendra Kryss (chanteur-se-auteur-compositeur), Mamienko (rock), la Secte Phonétique (slam), Vincha Backpacker, Faut sortir le chien, La Fonta (chanson), DJ Set Punkie B.

□ 1 rue Fleury. www.fgo-barbara.fr

Le concert de la Tjad Cie

Samedi 25 juin



École de musique et compagnie de théâtre musical, l'association Tjad Cie enseigne, entre autres, le violon, la viole de gambe, la flûte, on y joue la musique du siècle baroque. Tjad Cie nous invite samedi 25 juin : concert de l'atelier de musique d'ensemble, rencontre autour des instruments baroques et découverte d'instruments rares ; échanges avec les élèves et les musiciens. (Tarif 6 €, t. réduit 3 €, gratuit pour les enfants.)

□ Informations et programme : www.tjadcie.com, ou 01 42 58 44 53.

Musiques et jardins devient Rhizomes

Le festival *Musiques et jardins* change de nom, de date et de lieux. Désormais il s'appelle *Rhizomes*, en écho à ces racines mêlées qu'évoquait le poète martiniquais Édouard Glissant. Il se déroule du 25 juin au 10 juillet. Et les concerts débordent des jardins du 18^e pour se dérouler aussi dans ceux d'Aubervilliers (les samedis et dimanches) et même à l'intérieur de la salle des *Trois Baudets* (les jeudis et vendredis).

Reste la musique : chansons, rock, jazz, musiques du monde... avec notamment Titi Robin, Las Ondas marteles, Lavach, Erik Marchand, le trio Chemirami, Kalash, Hasna el Becharia...

■ À la mairie, jeudi 23 juin, à 19 h 30, concert franco-américain : cinquante jeunes (15-19 ans), élèves de l'orchestre d'harmonie du conservatoire de Los Altos en Californie, jouent avec l'orchestre de troisième cycle du Conservatoire Gustave-Charpentier. Adaptations de comédies musicales, standards de jazz, extraits de *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski. Entrée libre.

■ Au Jardin d'Alice, 40 rue de la Chapelle, vendredi 17 juin, 19 h, concert indien avec le groupe Kawa.

■ À l'église St-Paul, 90 bd Barbès : • 5 juin, 13h 30, chorale *Les Messagers du Christ*. • 12 juin, 17 h, chants et guitare avec Karoline Zaidline • 19 juin, 16 h 30, musique baroque et vénitienne avec Lorenzo Cipriani.

LE MOIS DU 18^e Expositions

Portrait d'un quartier à l'Échomusée de la rue Cavé

À l'Échomusée, 21 rue Cavé, du 20 juin à la fin juillet, *Portrait d'un quartier*, exposition collective de photographes de la Goutte d'Or.

On y verra une sélection des images prises dans les rues par Bruno

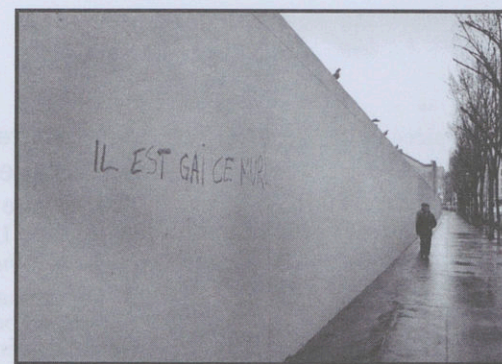
Lemesle et par Jean-Christophe Lambret, ainsi que celles réalisées dans les appartements par Hortense Soichet (voir notre n° 173).

Les portraits, au fusain ou à l'acrylique, d'anciens du quartier par

Philippe Férin seront également exposés.

Également à l'Échomusée, du 11 au 21 juin, exposition des peintures d'Azzedine Habib.

□ 21 rue Cavé.
01 42 23 56 56.



De Bruno Lemesle : le mur du pont Ordener, jadis, avant qu'il soit peint.

Au BAL Trois figures de la photographie japonaise

● Jusqu'au 21 août. 6 impasse de la Défense. 01 44 70 75 50.

Le Bal, la salle d'expositions photographiques de l'impasse de la Défense, nous rappelle que la photographie japonaise reste une des premières du monde en présentant trois grands artistes contemporains choisis parmi des dizaines d'autres. Tous trois se situent dans la tradition de la photographie documentaire.

Watabe Yukichi, dans une série intitulée *A criminal investigation*, explore la mythologie des films policiers. Keizo Kitajima présente un Japon noir, délabré, avec parfois des images d'un érotisme trouble d'une grande tristesse. Yutaka



Watabe Yukichi : une image de la série *A criminal investigation*.

Takanashi, le seul des trois à pratiquer ici la couleur, montre des vues des rues de Tokyo, surchargées de détails visuels, rappelant que ce pays est marqué

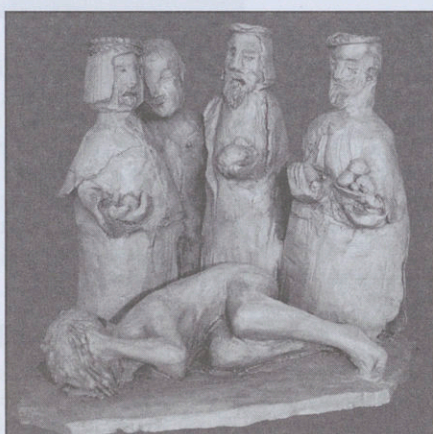
par la surpopulation des villes. Parallèlement, du 4 juin au 9 juillet, au Cinéma des Cinéastes (7 avenue de Clichy), un cycle de cinéma japonais.

Salle paroissiale de Saint-Pierre Christian Bellet-Odent

● 2 rue du Mont-Cenis (tout en haut de la Butte). Du 2 au 13 juin. Tous les jours de 14 h à 19 h, les dimanches de 10 h à 19 h.

Dans la salle paroissiale de Saint-Pierre-de-Montmartre, l'association *Art Culture et Foi* présente un ensemble de sculptures de Christian Bellet-Odent, sous le titre *Scènes bibliques*.

L'artiste a puisé dans les textes de l'Ancien Testament et dans les Évangiles pour modeler ses terres cuites, parfois émaillées, réalisées pour une catéchèse destinée aux enfants et aussi aux adultes.

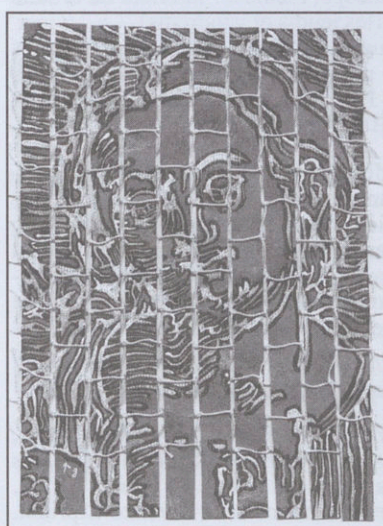


Ci-contre, une scène de l'Évangile illustrant l'horreur du Christ envers les hypocrisies faussement vertueuses : Jésus se trouve un jour devant un groupe d'hommes qui s'approprient à lapider une femme adultère, selon la coutume juive de l'époque. «*Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre*», dit Jésus. Tous s'en vont, la femme est sauvée.

□ Vernissage vendredi 9 juin à 18 h.

Galerie Amtarès Philippe Guesdon, peintures nouées

● Jusqu'au 31 juillet. 29 rue Lamarck. 01 44 92 47 07. www.amtares.com



Philippe Guesdon utilise une technique bien spéciale : après avoir peint ses toiles en utilisant l'acrylique et parfois des poudres de métal, il les découpe en étroites bandes verticales qu'il assemble ensuite par des fils ou par des cordelettes de lin tressé.

Cela donne des images très originales, qu'on pourrait croire abstraites au premier regard, mais où, avec un brin d'attention, on reconnaît des figures. Philippe Guesdon

s'est souvent inspiré pour ces œuvres de "classiques" qu'il réinterprète, Dürer, les cathédrales de Monet... Pour la présente exposition, il est parti de gravures médiévales.

«*Le tableau m'intéresse comme objet, pas seulement comme surface peinte*», nous dit-il. Les tableaux sont de toutes dimensions, dans des harmonies de couleurs (généralement deux couleurs seulement) très étudiées.

Et à des prix abordables...
N. M.

Galerie 3F

N'oublions pas le Japon

Du 21 au 26 juin de 11 à 20h.

La galerie 3F et l'association *Europe-Asie-Art Diffusion* organisent l'exposition *N'oublions pas le Japon* au profit des victimes du séisme. L'intégralité de la vente des œuvres exposées et les fonds collectés seront reversés à la Croix Rouge japonaise.

Une vingtaine de peintres, sculpteurs, photographes, dessinateurs ont répondu présents. On reverra, entre autre, le travail de Caroline K, Suzanne Drouet, Annie Quesnel, Nadia Genet, Chantal Cyprien, et bien sûr Jean-Michel Faudemer, exposés au cours de la saison dernière à la 3F. Plusieurs événements sont programmés.

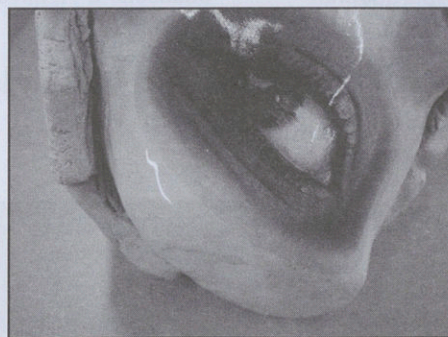
L'association *Europe-Asie-Art Diffusion* a pour objectif de promouvoir les échanges entre artistes français et européens en Asie, plus particulièrement au Japon.

□ 58 rue des Trois-Frères. 06 63 22 48 68. Vernissage le 23 juin à partir de 16 h.

Des insectes géants au square

Des insectes géants envahissent le square Jehan-Rictus et le Jardin des Abbesses, du 24 juin au 4 juillet. Ce sont les œuvres réalisées par le sculpteur Philip Peryn, responsable de l'association *Art Exprim* (activités artistiques pour enfants et adultes) et par ses élèves, enfants et adolescents. Ceux-ci les ont réalisées sur place lors d'ateliers organisés en fin d'après-midi en plein air, sept lundis consécutifs du 2 mai au 20 juin.

□ *Art Exprim*, 89 rue Marcadet. 01 42 62 18 08.



Une des œuvres des élèves du lycée Renoir exposées à la mairie.

■ **À la mairie**, du 16 au 25 juin, exposition des travaux des étudiants en décor céramique du lycée d'arts appliqués Auguste-Renoir. Intitulée *Double peau*, cette exposition a pour thème le corps humain. Certains des objets furent d'abord moulés en terre glaise sur le corps même des jeunes artistes avant d'être cuits et émaillés.

■ **Danièle Perronne expose à l'atelier La Poissonnerie**, 51 rue Ramey, du 4 au 30 juin, ses peintures et ses boîtes décorées. (Ouvert de 15 h 30 à 20 h).

■ **Jocelyne Outrequin** ouvre les portes de son atelier, 6 rue du Canada, samedi 18 juin de 11 h à 19 h. Encre et acrylique sur toile, petits et grands formats, dans le style abstrait de cette artiste, avec cependant une évolution, des formes plus dynamiques.

■ **Au centre d'animation Binet**, 66 rue René-Binet, jusqu'au 6 juin, peintures de Yamina Boufferou. • Du 7 au 15 juin, exposition des travaux des élèves en arts plastiques du centre. • Ensuite, du 16 au 30 juin, œuvres des élèves de l'atelier photo du centre.

■ **À la bibliothèque de la Goutte d'Or**, jusqu'au 11 juin, sélection des œuvres des enfants de quarante-sept classes (maternelle à collège) du quartier, sur le thème de la ville. Expositions aussi dans les écoles concernées.

ABONNEZ-VOUS TOMBOLA EN JUIN

Le 18e du mois a besoin de ses lecteurs. La disparition, année après année, d'un certain nombre de marchands de journaux entraîne une irrégularité dans nos ventes. Il nous faut développer les abonnements. **Abonnez-vous** : vous serez sûr(e) de ne manquer aucun numéro, et de notre

côté cela nous aide à y voir plus clair. Un tirage au sort sera effectué parmi les nouveaux abonnés de décembre à juin. Il aura lieu mardi 21 juin, jour de l'été. Le gagnant recevra un dessin original encadré de notre illustrateur Paul Dehédin, cadeau d'une valeur de 300 €. Le bulletin d'abonnement est en page 17.

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

Vie machinale

«J'ai lu, dans votre dernier numéro, qu'on allait supprimer les caissières à la piscine Hébert. Au cinéma Wepler, place de Clichy, ce n'est pas encore fait mais on a déjà installé quatre bornes automatiques de chaque côté des caisses : «Ciné sans file. Gagnez du temps, achetez vos places et retirez vos réservations internet aux bornes automatiques.»

Au Carrefour-Market du boulevard Barbès, on a installé une rangée de caisses automatiques pour les achats de moins de dix produits. On affirme qu'aucune caissière ne disparaîtra mais... faut-il le croire ?

Remplacer les emplois par des machines, c'est dans l'air du temps (les banques, le métro, les gares, les stations service...). Peut-être les patrons hésiteraient un tantinet si moins de gens préféreraient se planter devant une machine plutôt qu'avoir devant soi, quelle horreur !, une personne vivante.

Et puis, est-on vraiment si pressé quand on se fait une soirée cinéma ?»

Jeanne Varenne

Mosquée ou pas ?

Une lectrice habitant à La Chapelle nous signale que la salle de prière du 77 rue Philippe-de-Girard fonctionne bien comme une mosquée avec une «activité culturelle intense» et cinq prières par jour. Elle ajoute ne pas comprendre pourquoi la mairie ne la considère pas comme une mosquée et souligne que probablement elle est ouverte à tout public et non aux seuls membres d'une association, au vu du nombre de gens qui la fréquentent, notamment le vendredi où l'on y refuse du monde.

Rouge Gingembre : rectificatif

Rouge Gingembre, l'épicerie fine qui a fait l'objet d'un coup de cœur dans notre dernier numéro, ne se trouve pas au 121 rue de Clignancourt comme nous l'avons écrit, mais au 121 rue Caulaincourt. Excusez-nous. Et maintenant que vous avez la bonne adresse, n'hésitez pas à visiter cette si jolie boutique. ■

côté cela nous aide à y voir plus clair.

Un tirage au sort sera effectué parmi les nouveaux abonnés de décembre à juin. Il aura lieu mardi 21 juin, jour de l'été.

Le gagnant recevra un dessin original encadré de notre illustrateur Paul Dehédin, cadeau d'une valeur de 300 €.

Le bulletin d'abonnement est en page 17.



Côtelettes tabou

Carrefour-Market de la rue de Clignancourt, une dame et sa fille devant le rayon de viande halal. «On prend des côtelettes ?», demande l'adolescente. «C'est halal, on n'a pas le droit», répond sa mère. Et, elles se dirigent vers le rayon viande-viande, ni halal, ni caché, ni rien.

Boire ou pas

Carrefour-Market du boulevard Barbès. Deux dames, caddies bien pleins, font la queue. Arrive un jeune homme avec un pack de bière. Il demande s'il peut passer devant.

«Bien sûr», dit la première dame. «Pas question ! Et vous n'avez pas besoin de boire de l'alcool», rétorque l'autre.

Alors la première : «Oh si, il en a besoin pour supporter des gens comme vous».

Super le market

Leader Price, rue de Clignancourt. Une petite dame déballe ses achats à la caisse. Elle en a pour plus de 20 euros mais elle annonce qu'elle n'en a que 7. La caissière, alors, commence à mettre des provisions de côté : une des boîtes de thon, un paquet de coquillettes sur deux, une éponge, un fromage, un concombre... Elle lui demande si elle veut garder les petits pois ou les haricots, elle calcule. Et la petite dame retrouve une pièce de 2 euros. La caissière remet des denrées sur le tapis et recalcule. «Ça fera 9 euros 20, mais pas de souci, je vous offre les 20 centimes», dit-elle.

Derrière, on attend. Personne ne s'impatiente, personne ne proteste.

M.-P. L.

PETITES ANNONCES

■ Dans le cadre de la création d'un blog citoyen, la **Salle Saint-Bruno** organise début juin des ateliers ouverts à tous pour s'initier à la technique du reportage.

Accompagnés par une journaliste, ces ateliers visent à préparer des web reportages lors de la fête de la Goutte d'Or (22-26 juin). Renseignements : marine, 01 53 09 99 22, ou mgerardin@sallesaintbruno.org

■ L'association **Les Enfants de la Goutte d'Or** recrute un journaliste bénévole pour animer son atelier-journal. Contact : 01 42 52 69 48 ou contact@egdo.fr

■ L'association culturelle **Page18** cherche pour sa bibliothèque du matériel informatique en bon état de marche. Contacter Marie ou Jean-Michel au CATT, 8 rue Jean-Dollfus, 75018 Paris, ou au 01 42 28 83 63

■ La **Gymnastique volontaire** vous attend 6 rue Esclanon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées, convivialité. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél. : 01 46 27 58 34

■ **Cherche location** à Paris ou 93 et 94. Contrat CDI, garant possible. 500 euros maximum. Contact : Laure, 06 17 96 67 81.

TARIF DES PETITES ANNONCES :

● **Gratuit pour les associations** jusqu'à un maximum de 240 signes. **Pour les autres**, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes.

DIFFERENCE

Nouvel
arrivage de
Chine

Un peu kitsch, un peu décalé,
un peu chinoisbref différent !
Votre nouvelle boutique déco
au coeur du quartier de la Chapelle.

Meubles industriels et de Chine...
Objets, cadeaux : Wu&Wu, Kitsch Kitchen, Chinart...

5, rue de la Guadeloupe 75018 Paris
(près du marché de l'Olive)

du mardi au vendredi 11h/13h - 16h/19h samedi 10h30/19h dimanche 10h30/13h

www.difference-paris.fr

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**

promoprint
imprimerie reprographie

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

REPROGRAPHIE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie - reprographie
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

Après avoir fait ses preuves sur plusieurs scènes du 18e, Shirley, habitante du quartier Château-Rouge, vedette du Jamel Comedy Club, est actuellement au théâtre de Dix Heures jusqu'au 2 juillet.

Shirley Souagnon fait son show !

Youri Zakovitch

Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années... Même si la phrase semble un brin sérieuse pour décrire la jeune artiste, elle convient bien à la trajectoire de Shirley Souagnon. Imaginez : à 24 ans ce bout de femme montée sur ressort s'est déjà fait repérer et accepter par ses pairs du "stand-up". Depuis Anne Roumanoff, qui la fait participer à son émission de radio *Samedi Roumanoff* sur Europe 1, jusqu'à Jamel Debbouze dont elle a intégré l'équipe du *Jamel Comedy Club*, où elle se produit maintenant deux fois par semaine, les samedis et dimanches. Sans compter son spectacle au Théâtre de Dix Heures, *Sketch up*, qui dure jusqu'au 2 juillet 2011, un an après son lancement. Le tout, trois ans seulement après s'être lancée pour de bon dans la comédie. Qui dit mieux ?

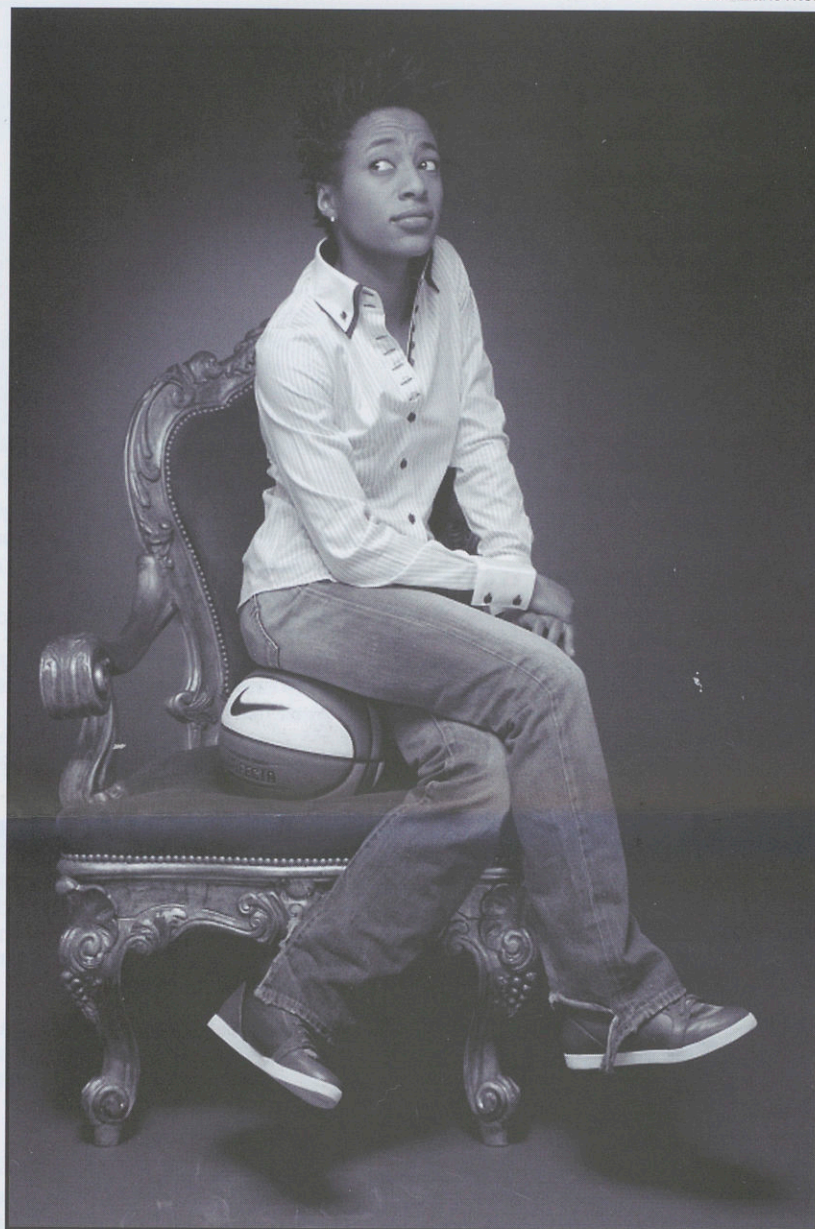
Il faut avouer que sans être "tombée dedans", Shirley a reçu très jeune un bon coup de pouce. Elle a 8 ans quand son oncle Franck, comédien, l'inscrit à un casting publicitaire pour la Coupe d'Europe de football 1996. Retenue après l'audition pour jouer le rôle d'un entraîneur, elle se rappelle : «C'était "l'éclate" de pouvoir entrer dans la peau de quelqu'un d'autre.»

Elle réitère la même année, en figurant auprès de Roger Hanin dans un téléfilm de la série des aventures du commissaire Navarro, puis dans le film *Le bonheur est un mensonge*. Un déménagement à la campagne l'éloigne provisoirement de la scène parisienne, mais le goût du jeu persiste. Elle s'inscrit aux ateliers théâtre à l'école, participe au tournage de courts-métrages, et met la famille à contribution en «forçant son cousin à jouer des sketches avec elle»... et les autres à assister au spectacle !

Des planches au ballon et retour

S'ensuit une parenthèse de plusieurs années, pendant laquelle la jeune fille laisse de côté le théâtre et se lance dans le basket-ball. Avec succès. Et tout en gardant un certain sens de l'humour, si l'on considère qu'adulte elle culmine à 1m60... Finalement, au retour d'une année aux États-Unis consacrée aux terrains de sport, elle décide de lâcher le ballon, revenir à Paris passer son bac. Et remonter sur les planches.

Très vite elle s'aperçoit que les cours de théâtre classique ne sont pas faits pour elle : «*L'ambiance lourde, un poil dramatique, je n'y comprenais rien. J'avais envie de dire : venez, on danse ! Ça me fatigue, le côté grave des choses.*» Alors elle change de registre, et écrit un sketch sur une Ivoirienne qui se présenterait aux élections présidentielles en 2007. Un sketch joué pour la première fois lors d'une scène ouverte au New Morning dans le 10e. Le public accroche tout de suite, au texte d'abord, simple et décalé, mais surtout à l'énergie de Shirley, qui virevolte sur les planches. «*Plus la chance du débutant,* selon l'intéressée.



Forte de cette expérience, elle enchaîne les prestations, à l'Olympic-café (20 rue Léon dans le 18e), ou Chez Moune (54 rue Pigalle), sans savoir encore que faire de son talent émergent. Le déclic intervient début 2008 lorsque, BTS communication en poche, et habitant en colocation face au

Tout aussi française que le fromage de chèvre qui porte son nom... ou presque.

métro Château-Rouge, elle commence à chercher du travail. Constat sans appel : rien ne lui plaît tant que de faire rire !

Des blagues qui font réfléchir

Elle retourne voir Franck, l'oncle comédien. Qui décide de la soutenir en devenant son manager, et l'encourage à travailler encore davantage ses textes. Shirley est lancée.

De ces premiers temps d'artiste, réputés difficiles, Shirley a retenu beaucoup : «*Quand tu te dis : aah... j'ai faim là ! Eh bien, ça t'apprend la*

vie.» Et ça donne des idées. Car sa recette pour faire rire dans *Sketch up*, c'est de parler de son quotidien. On lui demande souvent si elle est un homme ? Elle prouve sa féminité, sur scène, en forçant son déhanché. Elle est noire, donc son prénom ce serait bien Fatoumata ? Non. Elle rappelle au public ses origines françaises, en invoquant une marque de fromage de chèvre qui ressemble étrangement à son nom de famille.

On retrouve aussi le thème de la pauvreté, lorsque Shirley s'interroge avec finesse sur les grandes surfaces, qui choisissent de positionner les produits discount tout en bas de l'échelle... du rayon. Le *trivial pursuit*, les vieux et leur sexualité, les ONG, ou le mot *dithyrambique*, Shirley trouve la bonne vanne sur tous les sujets. Elle attire la sympathie, elle fait rire toutes générations confondues.

Une boule d'énergie

Autre secret de Shirley, elle connaît l'importance du contact avec le public et elle a le goût des salles à taille humaine dans lesquelles «*les gens peuvent se sentir à l'aise, comme dans leur salon.*» Elle entretient ce lien en venant saluer un à un tous les spectateurs une fois le show terminé. «*Je dis au revoir à mes invités.*» Mais c'est un salon pas comme les autres dans lequel les convives participent au spectacle. Car cette boule d'énergie occupe tout l'espace de la scène, chante

du blues, danse un peu, interagit avec les spectateurs entre deux blagues... Faut que ça pulse ! D'ailleurs pour exercer ce métier, «*il faut être endurant physiquement, et Shirley est une athlète,*» explique son manager.

Le Canada, New York, et après ?

Quel avenir pour cette artiste prometteuse ? Après le Théâtre de Dix Heures, la jeune femme s'envolera pour le Canada participer au festival *Juste pour rire* du 5 au 31 juillet. Puis à New York, essayer de jouer dans des "Comedy clubs". Enfin elle sera de retour en France pour une tournée de trente dates, d'octobre à décembre 2011.

Lorsqu'on l'interroge sur ses prochains spectacles, Shirley conclut, pour une fois laconique : «*Je vais faire grandir mon personnage avec moi.*» Franck révèle tout de même que, passionnée par la musique, elle pourrait intégrer plus de passages chantés. On attend avec impatience.

David Le Doaré

Site internet : www.shirleysouagnon.com